

*J'ai pu me tromper sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes, mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir. (Robert Brasillach à son procès)*

LE JEUNE FASCISTE, APPUYÉ SUR  
SA RACE ET SUR SA NATION, FIER DE  
SON CORPS VIGOREUX, DE SON ESPRIT LUCIDE,  
MÉPRISANT LES BIENS ÉPAIS DE CE MONDE,  
LE JEUNE FASCISTE DANS SON CAMP, AU  
MILIEU DE SES AMARADES DE LA PAIX QUI  
PEUVENT ÊTRE LES AMARADES DE LA GUERRE,  
LE JEUNE FASCISTE: QUI CHANTE, QUI MARCHÉ,  
QUI TRAVAILLE, QUI RÊVE, IL EST  
TOUT D'ABORD UN  
ÊTRE JOYEUX.

LES SEPT COULEURS



**Association des Amis de Robert Brasillach**

Case postale 3763, CH-1211 Genève 3  
brasillach@europae.ch  
www.brasillach.ch

**Conseil de direction :**

Philippe Junod, président, Genève  
Daniel Todeschini, trésorier, Genève  
Peter Tame, vice-président, Belfast  
Conseillers : Anne-Marie Bouyer, Cécile  
Dugas, Anne Brassié, Bruno Bardèche,  
Philippe d'Hugues, Manuel Heu

**Cotisations : CHF 50. — /50 €**

À doubler pour un exemplaire numéroté des *Cahiers* sur papier Vergé (préciser CN).

**Suisse :** Versement à l'ordre des ARB, CCP 12-94222-9  
Genève IBAN CH83 0900 0000 1209 4222 9  
BIC POFICHBEXX.

**France :** 50 € Banque Coop,  
IBAN CH73 0844 0947 0753 1009 0  
BIC/Swift COOPCHBBXXX

**Belgique :** 50 € ING, versement à l'ordre des ARB,  
Compte 310-1663442-75 ;  
IBAN BE05 3101 6634 4275.

**Autres pays :** CHF 50. — Versement à l'ordre des ARB,  
CCP 12-94222-9 Genève IBAN CH83 0900 0000 1209 4222 9  
BIC POFICHBEXX.

Page 2 :	Le mot du Président, sommaire
Pages 3-6	Portrait : Robert Brasillach, <i>l'Épervier</i> , printemps 2000 n°5
Page 7	En Bref ; Brasillach à Radio Courtoisie
Pages 8-9	Lecture : <i>Isotopias</i> , 2015 ; Réédition : <i>Six heures à perdre</i>
Page 10	Lecture : Biographie de Maurice Ronet ; Le résistant du livre d'occasion
Pages 11-13	Brasillach, écrivain Catalan maudit chez lui
Pages 14-20	Extrait de <i>Les Grands Procès de l'Histoire</i> , Emmanuel Pierrat, 2015
Pages 21-25	Rilke & Robert Brasillach, Joël Laloux, Inédit
Pages 26-32	Dix raisons d'admirer Brasillach, <i>Réfléchir &amp; Agir</i> , 2013
Pages 33-34	Les Amis de Pierre Sidos : Le sang d'un poète, <i>Jeune Nation</i> , 1959
Page 34	Une étude comparative de Brasillach et d'Eugène Hugo, Joël Laloux, Inédit
Page 35	La deuxième mort de Louis-Ferdinand Céline, <i>Le Nouvel Observateur</i> , 1987
Page 36	Radio Courtoisie : Livres journaux sur Robert Brasillach ; Lecture : Thierry Maulnier ; Messe du 6 février 2016
Page 37	Nos ARB : Ronet tous feux éteints, <i>Le Magazine du Monde</i> , 2015
Page 38	Robert Brasillach et Maurice Bardèche sur youtube
Pages 39-40	Index des bulletins n°135 et 136

Chers ARB,

Que dire au lendemain de cette année du 70<sup>e</sup> et tragique anniversaire de l'assassinat de Brasillach ? Certainement pas que notre auteur sort lentement mais sûrement du purgatoire, le climat ne l'y prête pas. Récemment, après 30 ans de carrière brillante, un policier genevois était viré comme un malpropre du jour au lendemain pour avoir exprimé sur son profil privé facebook des propos qui pouvaient laisser croire à certaines sympathies pour des personnalités liées aux heures sombres de notre Histoire (suivez mon regard) ; et la direction de la Police d'informer derechef la CICAD et la LICRA que la bête immonde était neutralisée. Nous n'aurons bientôt plus rien à envier à nos voisins de l'hexagone.

Mais toute épuration charrie quelque espoir de liberté et force nous est de constater un renouveau d'intérêt pour un poète que certains croyaient définitivement enterré. C'est ainsi que cette année des jeunes ont encore rejoint nos rangs aux côtés de quelques aînés qui redécouvrent le poète de Fresnes ; ce sont aussi les éditions Pardes qui ont entrepris la réédition de Brasillach, à commencer par *Six heures à perdre*, qui vient de sortir de presse, et qui sera suivi par *Les sept couleurs*, tandis que Gallica (BnF) a commencé à mettre en ligne plusieurs titres : *Le procès de Jeanne d'Arc*, *Présence de Virgile*, *Léon Degrelle et l'avenir de Rex*,... Encourageant.

Last but not least, l'Académie royale de Belgique nous annonce la parution, sous la plume de Pierre Somville, d'un ouvrage sur Brasillach.

A souligner pour ne rien omettre : KontreKulture réédite en un volume les deux *Nuremberg* de Maurice Bardèche. A suivre et bonne lecture.

Ph. J

# Portrait: Robert Brasillach

*Les gens qui cherchent aujourd'hui les écrivains de Droite et ne les trouvent pas, auraient intérêt à se rendre au cimetière... C'est en ces mots qu'Antoine Blondin nous invite à revisiter l'oeuvre de celui qui reste malgré le silence qui entoure son nom, le Prince du Bonheur. Le destin de Robert Brasillach bascula un matin, un certain 6 Février 1945. Douze balles fracassèrent l'élan d'un écrivain riche de tous dons pour reprendre les mots du procureur qui l'envoya à la mort. Douze balles fracassèrent une oeuvre considérable et inachevée...*

Jeune fils du soleil et de la Méditerranée comme il aimait à le rappeler, Robert Brasillach naquit le 31 Mars 1909 à Perpignan, de l'amour d'Arthemile Brasillach, Officier colonial au Maroc, et de Marguerite Redo. Vivant dans cette île parfaite qu'est l'enfance, il fut frappé très jeune par une douloureuse épreuve puisque son père décéda en 1914 lors d'un accrochage au Maroc. Après une scolarité brillante à Sens, il obtient son baccalauréat à 15 ans puis entre, en 1925 à Hypokhâgne au Lycée Louis-Le-Grand. Il préparera l'Ecole Normale Supérieure, une bourse lui étant accordée en tant que Pupille de la Nation. Le Lycée Louis-Le-Grand sera le lieu de rencontre d'une pépinière de jeunes talents, d'amoureux de littérature et de poésie: Jose Lupin, Thierry Maulnier, Roger Vailland et bien sûr Maurice Bardèche qui deviendra quelques années plus tard son beau-frère. Ces années de jeunesse, relatées dans *Notre Avant Guerre* (1939) se déroulent dans une atmosphère où les gens vivent pour les farces du cinéma muet, le théâtre dans sa vitalité, la poésie dans sa pureté, l'anarchie dans son charme. Ces jeunes gens vivent dans les délices du temps où l'on pressent l'influence du jeune Robert Brasillach comme l'écrit Maurice Bardèche dans ses souvenirs: *Il avait le don de faire miroiter, étinceler. La vie, les livres, les spectacles, les événements lui apparaissaient avec des couleurs plus vives qu'à nous.* Brasillach écrit déjà comme il respire (il collabore à différents journaux tels que l'Action Française ou Candide). Il travaille à la biographie de Virgile. Son premier livre paraît en 1931 (*Présence de Virgile*). Il a 22 ans.

## Le Romancier du Bonheur

L'oeuvre romanesque de Brasillach comprend huit romans dont le dernier (*Les Captifs*) reste inachevé. Ses romans ont tous la caractéristique d'être plus ou moins biographiques puisqu'on y

retrouve la figure de sa soeur Suzanne, de sa mère ou de lui-même. Comme *Le Temps Passe*, paru en 1937, est probablement son meilleur roman. C'est l'histoire d'un couple (René et Florence)



avec ses zones d'ombre et de soleil, avec ses retrouvailles et ses séparations, installant le lecteur dans une aventure picaresque et sentimentale où s'éveille un érotisme discret mais magnifique (lire et relire la magnifique *Nuit de Tolède*). Pour Thierry Maulnier les personnages sont avant tout les guides pour nous promener à travers la jeunesse, l'amour, la destinée, à travers la fuite du temps.

D'autres romans tels que les *Sept Couleurs* (1939) ou *La Conquérante* (1942) illustrent cette façon d'écrire qui, selon Anne Brassié, chante le bonheur de l'enfance et qui touchera tant de jeunes gens. Certes, les romans de Brasillach peuvent paraître laborieux pour certains, mièvres pour d'autres, mais ils auront eu une influence sur l'âme de nombre de lecteurs. Écoutons pour s'en persuader Michel Déon, aujourd'hui académicien: *Brasillach a glissé dans le coeur de beaucoup d'hommes de ma génération une subtile angoisse, le pressentiment de son propre destin confondu avec celui de la France. Il fallait aimer le bonheur tout de suite et très vite puisqu'on allait le voler.*

## Un grand poète

Critique littéraire s'exerçant dans les colonnes de l'Action Française, il donne en toute liberté d'esprit son jugement sur les livres du moment. Son oeuvre critique est importante mais nous mettons surtout en exergue l'oeuvre poétique de Brasillach, car à notre sens elle est essentielle et incontournable. Son *Corneille* (1938), livre injustement méconnu, est sans aucun doute son chef d'oeuvre. C'est un Corneille magnifique, romantique, fasciste, baroque selon Roger Nimier. Il nous l'offrira vivant et proche. Mais que dire de son *Chénier* qui est selon Benoist Méchin un *Testament de poète*. Et puis il y a *Poèmes 1944* et surtout les inoubliables *Poèmes de Fresnes*. Il les écrit enchaîné, s'isolant du vacarme de la prison pendant les derniers jours de sa vie. Ceux qui ont lu ces poèmes ne les ont pas oubliés. *Vienne la Nuit*, *Les Noms sur les Murs*, *Gethsémani* ou les *Psaumes*... Sa poésie devient la chanson triste de la captivité et de l'absence, la chanson du bonheur perdu.

## Ouvrages sur Brasillach

\*\*\*\*\*

### Biographies:

- *Robert Brasillach ou encore un instant de Bonheur* d'Anne Brassié.

- *Robert Brasillach* de Bernard George.

- *Robert Brasillach* de Pierre Pelimier.

- *Le Procès de Robert Brasillach* de Jacques Isorni.

### Ouvrages sur sa pensée politique:

- *Le Romantisme Fasciste* de Paul Sérant.

- *Les dissidents de l'Action Française* de Paul Sérant.

### Cahiers des Amis de Brasillach

Case Postale 3763

1211 Genève 3

Suisse

**Sur Degrelle:** Je me souviens d'avoir vu Léon Degrelle pour la première fois, le jour même de ses 30 ans. C'était un garçon au visage plein et souriant, qui n'a même pas l'air d'avoir son âge. Je le regarde marcher derrière sa table, j'écoute le son de sa voix plus encore que ce qu'il me dit. S'il est vrai qu'un certain rayonnement physique, qu'une certaine animalité, soient nécessaires à un meneur d'hommes, il est sûr que Léon Degrelle possède ce rayonnement et cette animalité.

**Sur le Fascisme:** Le Fascisme n'était pas pour nous, cependant, une doctrine politique, il n'était pas davantage une doctrine économique, il n'était pas l'imitation de l'étranger, et nos affrontements avec les fascismes étrangers ne faisaient que mieux nous convaincre des originalités nationales, donc de la nôtre. Mais le Fascisme, c'est un esprit. C'est un esprit anticonformiste, d'abord, antibourgeois, et l'irrespect y avait sa part. C'est un esprit opposé aux préjugés, à ceux de la classe (sociale) comme à tout autre. C'est l'esprit même de l'amitié, dont nous aurions voulu qu'il s'élevât jusqu'à l'amitié nationale.

**Sur Jeanne d'Arc:** Jeanne appartient au nationalisme français dans ce qu'il a de plus réaliste, de plus profond et de plus attaché à la terre. Au petit peuple des villages, à ses fêtes, à ses fêtes, à ses travaux dans le noir hiver et sur le sol brûlé de Juillet. Aux

**Citations de Robert Brasillach** soldats fatigués sur les routes dans la feraille des combats. Jeanne n'appartient pas à l'argent, aux idéologues, aux faux défenseurs d'une civilisation pourrie puisqu'elle appartient à la jeunesse éternelle et à la vivacité créatrice.

**Sur l'Argent:** Au sortir de la messe à Saint Philippe, on va adorer le vrai Dieu, qui est le Dieu Dollar. J'en sais qui, de leur coffre, ou de leur plancher, tirent solennellement, de temps à autre leur briquette de métal précieux, la lument, la baisent en famille, la lèchent, lui rendent un culte eucharistique. C'est, au sens religieux du terme, une véritable idolâtrie. A cette idolâtrie il faut couper court au nom des religions véritables de l'esprit et du sang.

**Sur José Antonio:** Prince de la jeunesse, prince du sacrifice, prince de la lucidité, les noms ne manquent point qui auraient pu alors auréoler ce fantôme pur.

**Sur la L.V.F.:** Patiemment, dans le froid et dans l'oubli, ils ont repris leur tâche. Il ne faut pas qu'ils soient les enfants perdus, d'avance condamnés, d'une politique qui est la politique officielle. Il faut qu'ils soient compris comme des aventuriers français du monde moderne, et comme l'avant-garde hasardée d'un combat qui est le combat de tous.



Son oeuvre poétique est également complétée d'une **Anthologie de la Poésie Grecque** (1944), toujours disponible en livre de poche. Cette anthologie est remarquable car elle est une approche idéale pour aller à la rencontre de Sophocle, d'Eschyle, des chansons à boire et à danser de Pindare ou des plaisanteries d'Aristophane. Selon Brasillach: *L'admirable, la surprenante variété de la poésie grecque s'est accommodée de toutes les formes de la vie (...). La Grèce n'a jamais cessé de proclamer la vérité unique d'Antigone : Nombresuses sont les merveilles du Monde Mais la plus grande merveille reste l'homme* Grand poète dites-vous? Sans doute. Il nous laisse des mots, des vers comme un peu d'eau qu'on puise à la source, ou comme un peu de sang pris à la source. Le journaliste politique prend souvent le pas, dans les études qui lui sont consacrées, sur le poète. Ils nous semblent infiniment liés car la vision politique de Brasillach était avant tout une vision poétique, esthétique et romantique.

**Un journaliste engagé**

Nourri au lait de l'Action Française, influencé par l'école maurassienne et encore plus par l'écrivain, comme le note Paul Serant: *l'admiration*

pour Charles Maurras se double d'une admiration au moins égale pour l'homme, Brasillach ne se veut pas un doctrinaire et encore moins un militant. En 1936, Pierre Gaxotte engage Brasillach dans la



Brasillach et Maurras avant leur rupture

nouvelle existence de *Je suis Partout* aux côtés d'une équipe de jeunes talents. Promu, en 1937, rédacteur en chef, il va devenir une sorte de polémiste politico-littéraire. Aux côtés des Rebatet, Lesca, Cousteau, il s'engagera dans les combats des années 30 sans arrière-pensées, avec sincérité, sans férocité animale mais avec droiture et fidélité envers son camp: contre le Front Populaire, pour les Nationalistes espagnols, contre l'Antifascisme, pour la Paix... Rebatet a remarquablement résumé ces

heures de fièvre et d'amitié au sein de l'équipe de *Je Suis Partout* dans ses sulfureux *Décombres*, faisant dire aux historiens Plumyène et Lasierra que les *littérateurs de Je Suis Partout ne donnent au fascisme que son expression sensible, sentimentale et poétique. Expression particulière, partielle(...).*

Le fascisme de Brasillach, marqué par l'influence de Maurras, se rapproche de ses origines espagnoles et latines. Il se sent plus proche d'un Mussolini, d'un Franco ou d'un Salazar que du régime hitlérien, qui est selon lui *une planète inconciliable avec la nôtre*. Dans une lettre écrite à un ami en 1934 il confie: *J'ai lu Mein Kampf. Je dois avouer, même si cela contriste les jeunes hitlériens, nos contemporains, que je trouve cette lecture particulièrement désolante*. Apprenant un an plus tôt les premières mesures antisémites de Hitler: *Je ne comprend pas ce que veut Hitler: ni le massacre ni l'expulsion ne sont une solution*. Comme chez Maurras, il n'y a pas de racisme à l'origine de l'Antisémitisme de Brasillach, mais du nationalisme. s'il en veut aux capitalistes juifs internationaux et aux immigrés qui ont fui l'Allemagne et se sont installés en France, c'est notamment parce que, selon lui, ils incitent la France à la guerre.

**Robert Brasillach et le cinéma**

\*\*\*\*\*

Lorsque vous allez à la recherche des livres de Brasillach sur les états des bouquinistes ou que vous interrogez un libraire «bibliophile», vous vous apercevez que l'oeuvre qui fait unanimité et admiration chez les professionnels de papiers imprimés anciens est l'*Histoire du Cinéma* écrite en collaboration avec Maurice Bardèche. Plusieurs éditions (1943, 1948, 1953) témoignent du succès et de la richesse dont regorge cet ouvrage. Dans ces pages, disait l'académicien René Clair, *passé l'air d'une époque où le film était la grande affaire, où l'on courait des salles de la rive gauche à celles des boulevards avec la même ardeur qui poussait à lire Proust, Bernanos, Céline ou Aragon.* Mais où est la place des poètes dans l'énorme machine cinématographique? Voici la réponse de Brasillach: *Comme tout art, le cinéma, c'est le style, c'est-à-dire une oeuvre individuelle exprimée selon la variété individuelle. Il ne semble pas que les découvertes qu'a subies le cinéma depuis 1929, ni celles qu'il subira encore puissent nous faire changer d'avis.*

**Le Romantisme Fasciste**

Voyageant à travers l'Europe (Belgique, Espagne, Allemagne), Brasillach revient de ses rencontres d'avec Degrelle, d'avec les jeunes nationalistes espagnols, de son voyage en Allemagne, enthousiasmé, presque ébloui: *Le Fascisme il y a bien longtemps que nous avons pensé que c'était une poésie, et la poésie même du XXème siècle. Les petits enfants qui seront des garçons de 20 ans,*

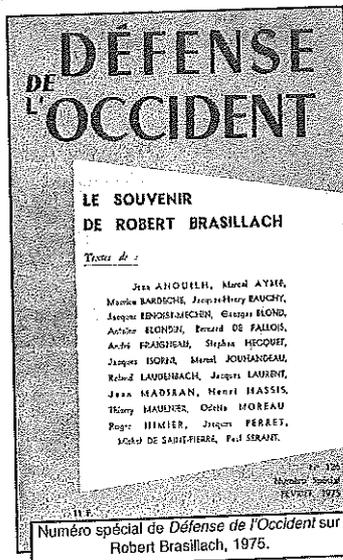


Sur le Front de l'Est avec Doriol

plus tard, apprendront avec un sombre émerveillement l'existence de cette exaltation de millions d'hommes, les camps de jeunesse, les gloires du Passé, les défilés, les cathédrales de lumière, les héros frappés au combat, l'amitié entre toutes les jeunesses de toutes les nations réconciliées, José Antonio, le fascisme immense et rouge (...), ajoutant *Les fascismes - c'est une idée qui m'est chère - ont réussi parce qu'ils étaient de merveilleux adjouvants de ce qu'il faut nommer les poésies nationales.* C'est le romantisme fasciste décrit par Paul Sérant qui rappelle l'influence de la figure de José Antonio sur Robert Brasillach, mais aussi l'impact de la Guerre d'Espagne à laquelle Brasillach consacra (en collaboration avec Bardèche) une étude complète défendant le point de vue du camp nationaliste (*Histoire de la Guerre d'Espagne* paru en 1939). Dans un article de *Je Suis Partout* datant de 1941 (avec pour titre anniversaire: *L'Aube de l'Esprit Fasciste*) Brasillach écrit: *Seul un fasciste français peut collaborer avec le monde nouveau, et ce fascisme n'est ni marxiste ni conservateur. Seul l'esprit des cinq flèches nouées peut faire lever sur la France l'aube dont parle la chanson de la Phalange.*

côté de la Banque anglaise ou de la Terreur soviétique. Elle est sur le vieux cap d'Europe d'où partit, il y a 3.000 ans, la civilisation Blanche, elle est dans la volonté d'un monde où la justice et la force règneront l'une et l'autre indissolublement. Elle est la Révolution du XXème siècle.

Il soutiendra l'effort de guerre allemand contre le Bolchévisme avec l'image de Katyn où 4.000 officiers polonais furent exécutés d'une balle dans la tête par les soviétiques... Toutefois, il se brouillera avec les maximalistes de *Je Suis Partout* en 1943 et quittera le journal. Il collaborera avec Drieu La Rochelle à l'hebdomadaire *Révolution Nationale* dirigée par Lucien Combelle jusqu'au dénouement tragique de son existence. L'*Histoire* s'accélénera, elle happera Brasillach...



**Poèmes de Fresnes  
Psaume IV**

Si l'effondrement de la France en 1940 entraîne Brasillach dans la collaboration avec l'Allemagne, c'est tout d'abord dans l'intérêt de sauvegarder au mieux les intérêts français et de favoriser le retour des prisonniers. Ce sera la rupture avec Maurras partisan de la *seule France* contre le clan des Ya dans lesquels il inclut Brasillach. Brasillach estime que la France doit chercher sa place au sein de la nouvelle Europe qui se dessine car selon lui *La raison n'est pas du*

Seigneur, voici couler le sang de la Patrie,  
J'entends le bruit qu'il fait en tombant sur la terre.  
Le bruit sourd, en cinq ans de luites ennemies,  
De ces gouttes tombant du corps de tant de frères.  
Seigneur, voici couler le sang de notre race,  
Sang du combat guerrier, sang des guerres civiles,  
Sang des foyers noircis que quelque flamme efface,  
Sang de ceux qu'on fusille aux fossés de nos villes.  
Seigneur, voici couler le sang de notre terre,  
Le sang qui a coulé n'est jamais qu'un sang pur,  
Et le voici même, le sang des adversaires,  
Figé sur le pavé comme un verglas plus dur.  
Seigneur, voici couler le sang de nos garçons:  
Il a tout recouvert la Patrie déchirée.  
Quand verrons nous jaillir, ô tardive saison,  
De tout ce sang versé la moisson désirée.



Robert Brasillach pendant son procès

### Mourir pour ses idées

Brasillach aurait pu, comme le lui conseillaient ses amis se réfugier en Allemagne en attendant que l'orage de la Libération passe. Mais il refusa. *Nous n'avions pas, pendant quatre ans, répété à satiété qu'il ne fallait pas émigrer pour nous sauver en Allemagne dès l'approche des Alliés.* Il ne quittera donc pas la France. Lorsqu'il apprendra l'arrestation de sa mère, il se rendra lui-même à la préfecture de police pour se livrer à la justice. Brasillach se sent responsable de tous ceux qui l'ont suivi, et tient à se justifier devant la cité même s'il n'a aucune confiance en la justice des Vainqueurs. Il affrontera donc son procès comme le héros d'une tragédie grecque, fidèle à lui-même jusqu'à la fin. Le 19 Janvier 1945, en moins de six heures d'audience, malgré l'éloquence de son défenseur, Maître Isorni, l'écrivain-journaliste est reconnu coupable d'intelligence avec l'ennemi et condamné à mort. Le sort de Brasillach est scellé. Lorsque tombe la sentence, une voix s'écrie: *C'est une honte...* Brasillach réplique: *C'est un honneur!*

Ses *Lettres Ecrites en Prison*

**Lors de son procès, à la question: Regrettez-vous ce que vous avez écrit?**

*Je n'ai rien à regretter des intentions qui m'ont fait agir. J'ai pu me tromper, comme tout homme, sur les faits ou sur les personnes, mais je ne dis, qu'il y a à l'heure qu'il est des jeunes gens et des jeunes filles qui pensent avec amitié à ce que j'ai écrit, même s'ils ne sont pas d'accord avec moi sur la politique. Je pense qu'il en a sur le front en Lorraine, qui ont été déjà sur le front tunisien ou italien, qui portent dans l'armée Leclerc l'uniforme français et qui savent que je n'ai jamais voulu leur apprendre autre chose que l'amour de la vie, le courage devant la vie, que j'ai voulu économiser leur sang, et cela me suffit pour ne rien regretter de ce qui a été moi-même.*

(publiées en 1952) révèlent l'intensité dramatique des derniers jours où il attend, en écrivant et en priant, l'inéluctable fin. Malgré une demande de grâce signée par un grand nombre d'écrivains (sauf les communistes) et finalement refusée par De Gaulle, Brasillach écrit: *Le matin, l'aumônier venait m'apporter la communion. Je pensais avec douceur à tous ceux que j'aimais, à tous ceux que j'avais rencontrés dans ma vie. Je pensais avec peine à leur peine. Mais j'essayais le plus possible d'accepter.*

François Brigneau, témoin à Fresnes des derniers jours de Brasillach se souvient: *Le 6 Février 1945, je m'éveille dans la cellule 338, au troisième étage de la prison de Fresnes. C'est encore la nuit. J'ai froid. (...) Mais ce matin -là le froid n'est pas le seul à rompre mon sommeil avant l'aube. J'ai surgi de ma nuit en criant et maintenant ce qui me saisit c'est le silence (...). Je l'ai vu deux fois. La première en allant chercher du linge. La remise se faisait à proximité du quartier des condamnés à mort. J'ai pu m'avancer un peu. J'ai vu sa cellule. J'ai appelé! Son visage est venu s'encadrer dans le guichet toujours ouvert des promiss au supplice. Il souriait. Son beau regard sombre, si doux et si moqueur, n'était voilé d'aucune tristesse. J'ai crié des mots bêtes: - Courage... -Confiance..!*

*J'ai vu sa bouche qui disait: -Petit Well. (...) La seconde fois nous avons traversé le long couloir cimenté. Il a ouvert la porte. Robert Brasillach m'attendait debout. Je suis tombé à genoux. Je pleurais. Je lui ai embrassé les mains. Il disait: -Allons Well... Et moi: -Ce n'est pas possible... Je le connaissais depuis dix-huit mois mais je lui devais ma vue la plus profonde (...). Toute ma vie je me souviendrai de cette dernière minute dans la cellule, de cette affreuse impuissance à le sauver.*

Robert Brasillach est exécuté le 6 Février 1945, à 9 heures 38, d'une salve de douze balles.

### 55 ans après

On parle aujourd'hui peu de Robert Brasillach. Parce qu'il fût antisémite et collaborateur il est rentré à jamais dans le cortège funeste des maudits de notre temps. Doit-on pour autant vouer cette figure de notre littérature aux gémonies de l'histoire, comme le souhaitaient tous les détracteurs zélés, qui n'ont pas feuilleté trois pages d'un seul de ses livres. Nous ne le croyons pas, d'autant que la figure de Brasillach reste marquée par l'héroïsme dont il fit preuve pendant son procès et les derniers instants de son existence. Il mourut pour ses idées, comme

dans la chanson de Brassens, et cela devrait mériter une certaine indulgence de la part de ses *fraternels adversaires*. Témoin d'un engagement total, il doit inciter ceux, qui parlent en son nom, à retourner à la source de ses livres, de son oeuvre, pour goûter la parcelle d'un bonheur qu'il affectionnait tant...

*Un maître dites-vous? J'aurais bien aimé me promener avec lui.* (Antoine Blondin)

Julien Sorel

### Bibliographie

Présence Virgile (Plon,1931)- Le Voleur d'Étincelles, roman (Plon, 1932)- L'enfant de la Nuit, roman (Plon, 1934)- Histoire du Cinéma (En collaboration avec Bardèche, Plon, 1935)- Les Cadets de l'Alcazar (En collaboration avec Massis, Plon, 1936)- Comme le Temps passe (Plon, 1937)- Corneille (Fayard, 1938)- Les 7 couleurs, roman (Plon, 1939)- Histoire de la Guerre d'Espagne (En collaboration avec Bardèche, Plon, 1939)- Notre Avant Guerre (Plon, 1941)- La Conquérant, roman (Plon, 1943)- Anthologie de la Poésie Grecque (Stock, 1950)- La Reine de Césarée (Plon, 1957)

> Nombre de ces ouvrages ont été réédités aux Éditions Godefroy de Bouillon. (Leur adresse est indiquée dans la rubrique Notre Clan)

### Ils ont dit...

*Le jeune homme que j'ai été et le jeune homme Brasillach sont morts le même jour, et toutes proportions gardées, de la même chose.* Jean Anouilh

*Sa mort a fait de Brasillach un poète.* Jacques Laurent

*Il a trop aimé la statue idéale de la jeunesse.* Roger Nimier

*Ils n'ont pas choisi une médiocre victime. En fusillant Brasillach, ils l'ont honoré comme le symbole d'une tradition et d'un ordre abhorrés.* Jacques Perret

*Il a fait sur moi une très forte impression et j'ai appris plus tard parlant de lui à ses amis à l'aimer davantage.* Georges Simenon

*Oui, quand on a annoncé qu'on allait fusiller Brasillach, j'ai été révolté.* Alain Decaux

L'Épervier, printemps 2000 N°5

## EN BREF

◆ Ironie de l'histoire du 4 au 6 avril 2015 s'est tenu, dans le cadre prestigieux de l'Ecole Normale de la rue d'Ulm, le Salon international du livre antifasciste et des écrits de résistance à l'extrême droite, avec Valérie Igounet, Lydie Salvayre (Goncourt 2014), Paul Gautier. Manifestement, cette manifestation n'avait pas vocation à rappeler que Normal sup fut précisément une pépinière de futurs écrivains qui choisirent la voie de la Collaboration comme un certain Robert Brasillach : Mais il ne faut pas évoquer les sujets qui fâchent.

◆ Sortie chez Bouquins du *Dossier Rebatet* comprenant la réédition des *Décombres*, immense succès sous l'Occupation, mais eu dû grâce auprès du gouvernement de Vichy... et pour cause. Un appareil critique accompagne l'ouvrage sous la plume vigilante de l'historienne Bénédicte Vergez-Chaignon, mais également des pièces inédites relatives notamment au procès Rebatet. Un passage sur une prétendue révélation de Brasillach fait grand bruit dans une certaine presse. Nous y reviendrons dans un prochain numéro.

### ◆ Cahiers des Amis de Brasillach, Maurice Bardèche l'insoumis 1998-2013

Le numéro double 51-52 des Cahiers des Amis de Robert brasillach animés par l'infatigable avocat genevois Pascal Junod est entièrement dédié à Maurice Bardèche, le beau-frère de Brasillach. Cela faisait plus de dix ans que le projet avait été lancé et le résultat est à la hauteur de l'attente. Outre une importante bibliographie réalisée par Alain de Benoist, des extraits choisis de l'œuvre de Bardèche et un copieux dossier de presse qui reprend recensions de livres et nécrologies, le lecteur bénéficie d'articles substantiels sur Bardèche, l'homme, ses idées et son œuvre tant littéraire que politique. On y lit ainsi des contributions d'auteurs aujourd'hui défunts (Jean Mabire, Jean-Claude Valla, Louis Védrières...) ou retirés (Jean-Paul Lippi, Daniel Cologne). Ces textes éclairent la personnalité de ce « premier des Justes » (Henri de Fersen) qui, dès 1961, affirmait avec courage être « un écrivain fasciste ». Contempteur du monde moderne, ce « réfractaire au cynisme du monde des adultes » (Arnaud Guyot-Jeannin) effectuait avec sérénité quelques séjours de prison pour ses opinions. « Babar » (Alain de Benoist), père de famille exemplaire et spectacle agrégé de lettres, entreprit un « combat obstiné, mené contre vents et marées, (qui) force l'estime » (Dominique Gallargue). L'estime, mais aussi l'admiration ! GFT

## Brasillach à Radio Courtoisie : Bulletin de réinformation du vendredi 18 décembre 2015

### Ephéméride (Extrait)

#### Le 18 décembre 1948 était fondée, à Lausanne, en Suisse, l'association des amis de Robert Brasillach

En 2006, l'association rééditait l'ouvrage de référence qu'Anne Brassié a consacré à l'écrivain, en 1987 : « Robert Brasillach, ou encore un instant de bonheur ». Brasillach fut un témoin oculaire des charniers de Katyn, cette forêt près de Smolensk où, au printemps 1940, quelque 10 000 Polonais appartenant à l'élite du pays, officiers, étudiants, médecins, ingénieurs, enseignants, furent massacrés par les Soviétiques. Dans un document audio de 1943, disponible sur le site *brasillach.ch*, l'écrivain décrit l'horreur des charniers.

Alors que la propagande officielle — reprise telle quelle par le tribunal de Nuremberg — pointait les nazis comme responsables de ces massacres, Brasillach détenait les preuves de la responsabilité du NKVD. Il s'agissait donc pour le pouvoir de faire taire ce témoin gênant. C'est sans état d'âme que le général de Gaulle accorda aux communistes, qui représentaient plus du tiers de son gouvernement provisoire, la tête de l'écrivain. Le procès de Robert Brasillach, le 19 janvier 1945, est expédié en six heures, et la délibération qui le condamne à mort, en moins de vingt minutes. Tous les recours en grâce sont rejetés. Il sera promptement exécuté le 6 février suivant. L'accusation d'« intelligence avec l'ennemi » apparaît rétrospectivement bien légère au regard de l'actuelle compromission de l'ensemble de la classe politique du Système avec les intérêts du Qatar et de l'Arabie saoudite, principaux vecteurs du terrorisme musulman dans le monde.

## LECTURE : *Isotopias: places and spaces in French War Fiction of the Twentieth and Twenty-First Centuries*

[*Isotopies: lieux et espaces dans les romans de guerre français des XXe et XXIe siècles*]  
(Bern, Peter Lang, 2015)

### Introduction

Les isotopies littéraires sont des espaces et des lieux dans leur représentation fictive à l'intérieur des romans. Dans ce livre, *Isotopias: places and spaces in French War Fiction of the Twentieth and Twenty-First Centuries*, j'identifie et je classe les différents types d'isotopies dans une démonstration de l'interaction entre les personnages et les lieux d'une cinquantaine de romans français de guerre. J'identifie également ce que j'appelle le « mode » isotopique qui domine dans chaque roman – que ce soit celui de la possession, la dépossession, l'aliénation ou la repossession d'un lieu ou d'un espace. Il est également question dans mon livre des aspects de l'imagination créatrice à l'œuvre dans la tentative du romancier à créer ou à recréer des lieux et des espaces, sans lesquels le roman n'aurait littéralement pas lieu. Par ces analyses, le livre révèle des aspects souvent inattendus de l'approche littéraire, de l'imagination créatrice et même de l'idéologie du romancier en question. Quant aux lieux et aux espaces eux-mêmes, c'est la façon dont les romanciers arrivent à transformer et métamorphoser les lieux et les espaces réels qui fascine l'auteur de cette étude. Il offre par ailleurs des explications éclairantes du processus créateur et générateur de lieux et d'espaces dans un grand corpus d'œuvres d'imagination qui ont pour sujet les guerres et les conflits du XXe siècle.

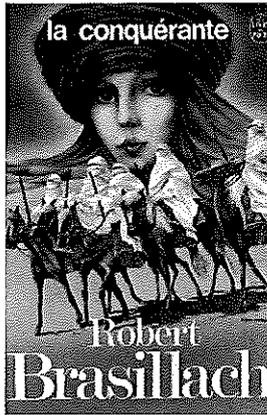
### Résumé: IIe Partie, chapitre 4: *Les Sept Couleurs* (1939) de Robert Brasillach: Un arc-en-ciel de trop – le fascisme européen et une France divisée

Au sein des romans se trouvent les isotopies intra-textuelles, domaines et espaces créés, ou recréés par le romancier. Au cas de la Grande Guerre et sa représentation dans les romans, *Le Feu* d'Henri Barbusse fournit un exemple de la façon que les tranchées puissent former un monde cauchemardesque de boue et d'eau qui menace quotidiennement l'existence des soldats. Par contre, en temps de paix, le Paris des *Sept Couleurs* de Robert Brasillach fonctionne comme un décor quelque peu utopique à l'interaction sentimentale des trois personnages principaux, Catherine, Patrice et François. Dans les romans antérieurs de Brasillach, par contre, c'est la Méditerranée qui figure souvent comme lieu de préférence de l'auteur et qui subit l'enchantement de la transformation littéraire dans ses œuvres fictives. L'étude conclut que le « mode » dominant des *Sept Couleurs* est celui de l'aliénation, non seulement du point de vue des personnages désorientés par les événements qui bousculent l'Europe juste avant la Deuxième Guerre mondiale, mais aussi du point de vue du romancier lui-même qui se laisse enchanter par les sirènes de l'Allemagne néo-romantique.

### Résumé: IVe Partie, chapitre 4: *Retour à la Conquête d'un espace colonial contesté:*

#### *La Conquérante* (1943) de Robert Brasillach

Dans *La Conquérante* (1943), roman qui figure la « pacification » du Maroc par les troupes françaises en 1912, cette étude présente l'exemple insolite du poste militaire d'Ittô qui se trouve loin de tout dans le désert marocain, défendu par un petit contingent de soldats français dont un des personnages principaux est le chef. Ils sont à peine capables de maintenir la possession de ce territoire aride, exposés comme ils le sont constamment aux raids des tribus rebelles. Leur vulnérabilité finit par les aliéner de ce lieu inhospitalier dans le court épisode du roman qui raconte leur vie quotidienne. De semblables situations d'assiégés sont à noter d'ailleurs dans certains romans de la Grande Guerre, traités dans la Ière Partie de cette étude. Il est significatif que Brasillach dont le père faisait partie des troupes coloniales françaises au Nord de l'Afrique et qui y trouva la mort en 1914 ressentit la perte de ce territoire comme s'il lui avait presque appartenu en quelque sorte. Il composa ce roman alors que la France de Vichy était en train de perdre le Maroc aux Alliés en 1942-1943 dans la guerre du désert de l'Afrique du nord. L'effet d'aliénation créé dans cet épisode exprime en même temps la tristesse et les regrets du romancier d'avoir perdu un espace qui lui avait été



cher; en outre, cette perte lui semble celle de la France toute entière en 1943. Cependant, le « mode » isotopique qui domine le roman reste paradoxalement celui de la possession puisqu'il raconte l'occupation prolongée et plus ou moins bienveillante du « Protectorat » par les troupes françaises en 1912.

Dans une certaine mesure, *La Conquérante* nous paraît maintenant comme une célébration anachronique et nostalgique d'une partie de l'Empire français. La double perspective du Maroc français de 1912 et de la France dystopique et occupée par les Allemands en 1943 fournit un riche matériel dans ce chapitre pour l'examen et l'analyse de l'importance et de l'ambiguïté des lieux et des espaces dans un contexte impérialiste et colonial.

Peter Tame, le 24 octobre 2015

N.B. Voir aussi mon article, « Lieux de culture, lieux de conflit dans *La Conquérante* (1943) de Robert Brasillach » in *LUBLIN STUDIES IN MODERN LANGUAGES AND LITERATURE* 39 (1), 2015, [HTTP://WWW.LSMML.UMCS.LUBLIN.PL](http://www.lsmll.umcs.lublin.pl)

Disponible aussi à : <http://www.lsmll.umcs.lublin.pl/issues/39-1-2015/7tame.pdf>

## REEDITION : Six heures à perdre

*Six heures à perdre* n'est peut-être pas le meilleur roman de Robert Brasillach, mais ce n'est pas le moins intéressant, bien au contraire. C'est également le plus méconnu, le moins cité et le moins lu.

La parution de ce roman posthume ne constitua pas un événement. L'exécution de Brasillach, le 6 février 1945, semblait déjà appartenir à une autre époque. Le retour inopportun d'un fusillé ne pouvait que passer inaperçu. Rares furent les comptes rendus.

Ce n'était pas un inédit à proprement parler : tout à la fin de l'Occupation, il était paru en feuilleton, du 11 mars au 10 juin 1944, dans *Révolution nationale*, l'hebdomadaire de Lucien Combelle. Avant d'être arrêté, Brasillach avait eu le temps de corriger le texte paru en feuilleton, et de déposer chez Plon le manuscrit de cette version améliorée par ses soins. C'est ce texte définitif que Plon publia en 1953.

S'il n'a pas l'éclatante qualité de *Comme le temps passe*, voire des *Sept Couleurs*, *Six heures à perdre* en a d'autres : on y voit surgir des tonalités différentes, qui annonçaient une nouvelle manière, un mûrissement de la pensée comme du style de Robert Brasillach.

Dans ce roman de l'Occupation – un des plus grands qui soient, écrit à chaud, comme filmé sur le vif –, tout y est dit de la situation de notre pays en 1943-1944, de la Résistance, du marché noir, de la peine des femmes, de la confusion politique et des incertitudes des jeunes garçons.

« Ce qui m'effraie, dit le narrateur, c'est l'intolérance des Français les uns vis-à-vis des autres. » Cette leçon, encore plus actuelle aujourd'hui qu'en 1953, devrait être méditée par les habituels détracteurs de service. Pour leur grand déplaisir, l'œuvre de Brasillach demeure, comme le montre avec éclat ce grand roman, à demi oublié mais que l'on va, enfin, pouvoir redécouvrir.

L'auteur :  
Robert Brasillach  
(1909-1945)

Romancier (*La Conquérante*, *Comme le temps passe*), critique littéraire (*Portraits*), spectateur infatigable (*Histoire du cinéma*, *Animateurs de théâtre*), chroniqueur de son temps (*Histoire de la guerre d'Espagne*, *Journal d'un homme occupé*), journaliste engagé (*Je suis partout*), dramaturge (*Domrémy*, *La Reine de Césaré*), poète (*Poèmes de Fresnes*), Brasillach s'est essayé dans tous les genres avec une égale réussite. Il appartient au paysage littéraire français du XX<sup>e</sup> siècle. L'ensemble de son œuvre constitue un véritable monument de la littérature française et il est impossible aujourd'hui de l'ignorer.

Le préfacier :  
Philippe d'Hugues  
Critique et historien du cinéma, directeur d'émission à Radio Courtoisie, ancien conseiller technique du Centre national du cinéma et responsable du Palais de Tokyo. Il collabore à *La Nouvelle Revue d'Histoire* et a publié, aux éditions Pardès, en 2005, une biographie « *Qui suis-je ?* » Brasillach.

Portrait de couverture :  
Robert Brasillach par Innocent.

ISBN 978-2-86714-494-3



9 782867 144943

20 €

Copyright © David Casanoves



ROBERT  
BRASILLACH

# SIX HEURES À PERDRE

roman

Préface de Philippe d'Hugues

« J'ai pu me tromper  
sur des circonstances,  
ou des faits,  
ou sur des personnes,  
mais je n'ai rien à regretter  
de l'intention qui m'a fait agir. »  
(Robert Brasillach à son procès.)

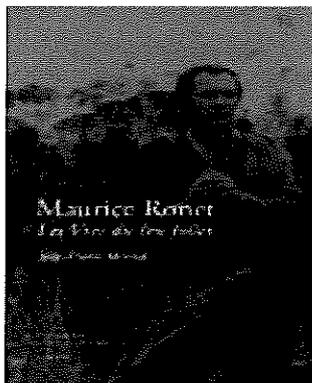


PARDÈS

Disponible aux ARB 20 € + part.

## LECTURE : Une biographie de notre ARB Maurice Ronet

### Tombeau pour Maurice Ronet



« Un officier de Stendhal, un cornette », disait de lui son ami Dominique de Roux. Comment mieux décrire le regretté, l'énigmatique Maurice Ronet, qui nous manque depuis trente ans ? « Un iceberg qui frissonne » est aussi très juste, pour citer Jean-Pierre Montal, l'auteur d'un péan en l'honneur de l'inoubliable interprète d'Alain, le suicidé du *Feu-Follet*. Ce film de Louis Malle ne constitue-t-il pas l'un des sommets du cinéma français, avec *Le Samouraï*, *Le Trou*, *Le Cercle rouge*... et quelques autres ? Lui-même fils d'acteur, Ronet (1927-1983) figura dans plus de quatre-vingts films, dont trop de navets. L'homme n'avait pas de plan de carrière... Qu'importe : sa seule apparition, sa voix blanche et son regard traqué, son maintien de dandy rongé par l'inquiétude - jusqu'au cancer - suffirent à le rendre inégalable. Son ami Nimier ne lui confia-t-il pas : « j'écrivais pour vous depuis longtemps, sans le savoir » ? Quel plus bel éloge que celui de l'auteur du *Grand d'Espagne* ?

L'émouvant livre de J.-P. Montal, qui se dévore d'une traite, rend bien présent cet homme raffiné, d'une classe intégrale, qui, en raison de sa fascination du vide, *devait* mal finir, sa trouble séduction, ô combien délicieuse. L'entretien avec l'écrivain Jean Parvulesco, en forme d'apothéose, dit à la perfection ce que Ronet incarna : un mystère, au milieu des crétins. Un prince. Parvulesco m'avait un jour dit que Ronet, parti filmer les rebelles du Mozambique avec Dominique de Roux, ne voulait plus rentrer. De la fascination du crapahut et du pistolet-mitrailleur... Mystique qui s'interrogea sur les sources mithriaques d'un certain catholicisme, lecteur de Céline et mécène de l'acteur Le Vigan (mort dans la misère en Argentine), Maurice Ronet fut un personnage de roman perdu dans une époque vouée à la plus veule médiocrité. Rendons grâce à J.-P. Montal de l'avoir invoqué avec talent et loyauté.

Christopher Gérard, 7 octobre 2013

Jean-Pierre Montal, *Maurice Ronet. Les vies du feu-follet*, Editions Pierre-Guillaume de Roux, 20€.

## ECHO DE PRESSE: Le résistant du livre d'occasion

**C'est toujours avec tristesse que nous apprenons la fermeture d'une petite librairie cette fois dans le quartier des Bains à Genève. Christian Meillard a tenté en vain de sauver son arcade où l'on pouvait même trouver... du Brasillach. Extrait de l'article paru dans la Julie :**

### Poète célèbre et peintre inconnu

En 1995 et 1997 naissent Johnatan et Noémie, les enfants du couple. Pour relancer sa carrière, Christian Meillard se forme à l'infographie, travaille pour une imprimerie, mais l'expérience ne dure que quelques années. Arrivé en fin de droits, il est engagé sous le régime des emplois de solidarité. C'est à ce titre que Caritas lui propose de tenir boutique à la rue des Bains. «J'avais carte blanche. Pour le dévoreur de livres que je suis, c'était le projet parfait.» L'homme sélectionne les ouvrages cédés à l'association et organise «sa» librairie avec rigueur. Dans cette rue convertie à l'art contemporain, il joue même le jeu de la Nuit des Bains en exposant quelques tableaux. En ce moment, les toiles d'un certain Luigi le Toscan, prêtées par un ami.

Parfois, des pépites se sont retrouvées sur les étagères du Point Rouge, à l'image d'un **recueil de nouvelles de Robert Brasillach, écrit à la prison de Fresnes et édité à 100 exemplaires**. Mais ce n'est pas là la vocation de cette librairie où les prix ne grimpent que rarement au-delà des 10 francs. «Il est important que cette offre continue d'exister», affirme Christian Meillard, invitant les visiteurs à laisser un message de sympathie dans un carnet. «Ces mots seront transmis à la direction, promet-il. Peut-être que ça fera pencher la balance.»

Luca DI STEFANO, Tribune de Genève  
8 décembre 2015

GÉNÉRAL A. MARTINEZ.  
«Il y a 10.000  
djihadistes  
en France»

**JAL**  
NOUS SOMMES HABILITÉS  
À PUBLIER VOS  
**ANNONCES  
LÉGALES  
ET JUDICIAIRES**  
LEGALE@LEPETITJOURNAL.NET

SITES DE RENCONTRE

Pages 6 et 7

# DE PLUS EN PLUS D'ADEPTES

On le sait, dans le Sud on a le sang chaud et l'été est toujours une période propice aux rencontres, que ce soit dans un bar, une boîte de nuit... mais aujourd'hui ils sont de plus en plus nombreux à avoir pris contact en utilisant un site internet dédié à ce type d'échange. Il y a 33 ans, les premiers sites de rencontre faisaient leur apparition. Depuis, ils n'ont cessé d'évoluer et sont devenus depuis le début des années 2000 partie intégrante du web. Retour sur l'évolution de ces sites dont on ne peut plus se passer !



Portrait  
**Brasillach,  
catalan  
maudit  
chez lui**

Pages 8 et 9



La bataille de Pia est lancée



1300, av. d'Ardus — BP 386 — 82003 MONTAUBAN

66@lepetitjournal.net

Tél. 05 63 20 80 00 — Fax. 05 63 20 80 01 — Publicité : 06 84 900 592

• articles : contactez directement nos correspondants locaux  
Hebdomadaire d'information habilité à publier les annonces légales et judiciaires



## BRASILLACH, ECRIVAIN CATALAN MAUDIT CHEZ LUI

Portrait : Robert Brasillach, écrivain surtout connu pour son engagement politique à l'extrême droite : formé à l'Action française, il évolue vers le fascisme dans les années 1930. Sous l'Occupation, il devient rédacteur en chef du journal collaborationniste et antisémite « Je suis partout ». Il est ensuite jugé pour ses écrits politiques, condamné et fusillé durant l'épuration.

Robert Brasillach, notre grand écrivain perpignonnais, est lié à son poteau, très droit, la tête levée et fière. Au-dessus du cache-col rouge, son visage apparaît très pâle. Le greffier fit l'arrêt par lequel le pourvoi est rejeté. Puis d'une voix forte, le perpignonnais crie au peloton : « Courage !... » Et les yeux levés : « Vive la France ! » Le feu

de salve retentit. Le haut du corps se sépare du poteau, semble se dresser vers le ciel. La bouche se crispe. Le maréchal des logis se précipite et donne le coup de grâce. Le corps glisse doucement jusqu'à terre. Il est 9h38, le 6 février 1946. Le fusillé a trente-six ans et une apparence d'étudiant.

Naturellement, vu l'ampleur de son oeuvre, la profondeur de sa culture et surtout la puissance de son style, Robert Brasillach était et demeurera probablement à jamais le plus grand écrivain enfanté par la petite préfecture des Pyrénées Orientales. Né le 31 mars 1909 à Perpignan dans la maison familiale du quai Vauban, Brasillach est un pur catalan français. Ses

parents sont tous deux d'origine catalane. Son père pré-nommé Arthémile est lieutenant dans l'infanterie coloniale, militaire de carrière tout comme l'était son aïeul. Sa mère Marguerite (née Reno) a fait des études d'infirmière. Leur mariage pour le meilleur et pour le pire fut célébré en février 1908 à Perpignan, chef-lieu de la Catalogne française. Suzanne, la sœur de Robert vit le jour un peu plus tard 29 avril 1910. Puis la famille se transporta à Rabat au Maroc où Arthémile Brasillach fut promu au grade de capitaine. C'est au cours d'une embuscade près de Khenifra que le père de Robert et de Suzanne trouva la mort le 13 novembre 1914.

Pupille de la nation à l'âge de 5 ans, Robert Brasillach ainsi que sa sœur et sa mère retournèrent ainsi à Perpignan. Marguerite Brasillach, ses deux enfants étant scolarisés, s'engagea dans l'aide aux blessés de la Grande Guerre avec un grand dévouement. C'est dans ce cadre qu'elle rencontre le médecin militaire Paul Maugis. Leur mariage le 11 février 1918 transporta Robert, alors âgé de neuf ans, vers Sens (département de l'Yonne).

Au lycée de Sens où il a pour professeur Gabriel Marcel, Robert Brasillach est, après trois ans de classe préparatoire littéraire au lycée Louis-le-Grand — où il côtoie Maurice Bardèche, Thierry Maulnier, Paul Gadenne, José Lupin, Jean Martin et Paul Arrousseau —,

admis à l'École normale supérieure en 1928, période qu'il décrira longuement dans les premiers chapitres de Notre avant-guerre, livre de mémoires écrit en 1939-1940.

À 16 ans, le jeune Brasillach fait ses premiers pas dans l'écriture et se fait remarquer par son premier article publié dans les colonnes du Coq catalan, l'hebdomadaire littéraire, satirique et sportif d'Albert Bausil qui sera aussi le protecteur de Charles Trenet.

Brasillach est très tôt fasciné par le cinéma : de 1922 à sa mort, il rend compte avec enthousiasme de l'actualité cinématographique. Le fruit de cette passion, outre de nombreuses chroniques dans les journaux, est son "Histoire du cinéma" publiée pour la première fois en 1935 et qui fera l'objet d'une nouvelle édition en 1943 en collaboration avec son beau-frère Maurice Bardèche. Contrairement aux critiques de l'époque, Brasillach adopte sur le cinéma un point de vue politiquement neutre, hormis quelques rajouts antisémites de circonstance en 1943. Sa soif de cinéma l'amène à fréquenter assiduellement Henri Langlois au Cercle du cinéma. Bien qu'enthousiaste sur les classiques (Charles Chaplin, Georg Wilhelm Pabst, René Clair, Jean Renoir...) et les films hollywoodiens (John Ford, Frank Borzage, King Vidor...), il fait preuve de goûts originaux et montre une insa-

table curiosité pour les cinémas étrangers. Il est ainsi le premier à parler en France du cinéma japonais et notamment de Yasujiro Ozu, Kenji Mizoguchi et Heinosuke Gosho. En prison, il travaillait à la troisième édition de son Histoire du cinéma et préparait une adaptation de Falstaff, qu'il espérait tourner avec Rainu.

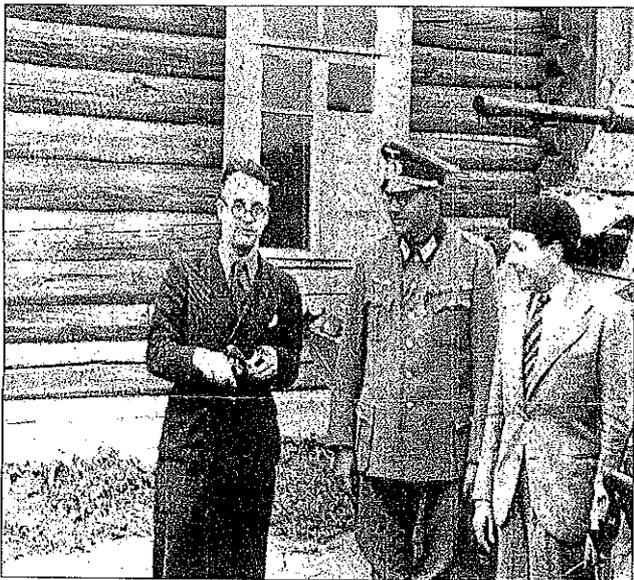
À Paris, Robert Brasillach s'inscrit au lycée Louis-le-Grand où il prépare le concours d'entrée à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm. Il a comme camarade de classe Maurice Bardèche, son futur beau-frère. Son amour de la littérature française amène Brasillach à écrire un premier roman - Fulgur - qui sera publié en feuilleton dans La Tribune de l'Yonne en 1926 pour lequel Robert Brasillach rédige également ses premiers articles. Paraissent alors La Femme du médecin et La Tramontane, puis il se consacre à son roman Les Vacances qui décrit la France après la Grande Guerre.

Admis à l'école normale en 1928, Robert fait la connaissance de futures célébrités comme la philosophe Simone Weil que Bardèche appellera « la Vierge rouge ». Mais également de Jacques Soustelle, d'Henri Queffelec et de René Clair.

Le romancier Robert Brasillach est à la fois poète, essayiste, auteur de théâtre, historien, critique littéraire et journaliste. Il publie Présence de Virgile. C'est l'évocation du devenir d'un homme du présent, tout comme l'était le grand poète de l'Antiquité avec ses racines paysannes et la disparition douloureuse de son père.

Alors qu'il accomplit son service militaire à Lyon en 1932, Robert Brasillach publie Le Voleur d'étincelles et Le Procès de Jeanne d'Arc. Dans ces ouvrages, on retrouve l'influence charnelle de Colette, mais également les racines familiales chères à Maurice Barrès...

Brasillach est devenu entretiens maurassien et royaliste d'Action Française. Aussi, à partir de ses années étudiantes à la fin des années 20, jusqu'en 1937, Brasillach assure une chronique littéraire dans le quotidien L'Action française, le journal le plus intelligent et le plus violent de son époque. En accord avec la germanophobie répandue au sein de l'Action française, il est à cette époque extrêmement sceptique vis-à-vis de l'hilérisme. Après avoir lu Mein Kampf, il écrit en 1935 : « C'est très réellement le chef-



Persuadé de la justesse de ses idées comme au premier jour, Brasillach réclame un fascisme à la française, qui soit allié au nazisme mais qui ne soit pas un simple calque ; partisan zélé de la victoire de l'Allemagne nazie, il la juge de moins en moins probable et refuse de mentir en l'annonçant comme certaine à un public qui n'y croit plus.

### « Son procès a duré 6 heures après 20mn de délibération

Après la Libération, en septembre 1944, sa mère et son beau-frère, Maurice Bardèche, ayant été arrêtés pour faire pression sur lui, il se constitue prisonnier auprès de la Préfecture de police de Paris. Il est emprisonné à la prison de Fresnes (actuel Val-de-Marne) et poursuivi pour intelligence avec l'ennemi. Son procès, qui s'ouvre le 19 janvier 1945 devant la cour d'assises de la Seine, dure 6 heures. Il est condamné à mort le jour même après une délibération de vingt minutes. Sa défense avait été assurée par Me Jacques Isorni, lequel fut également, quelques mois plus tard, avocat du maréchal Pétain.

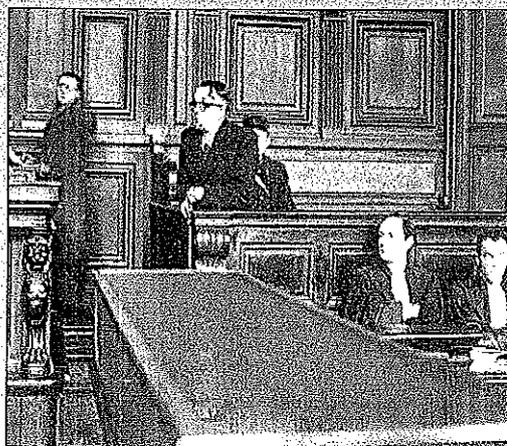
Dans les jours qui suivirent, une pétition d'artistes et intellectuels renommés, parmi lesquels Paul Valéry, Paul Claudel, François Mauriac, Daniel-Rops, Albert Camus, Marcel Aymé, Jean Paulhan, Roland Dorgettes, Jean Cocteau, Colette, Arthur Honegger, Maurice de Vlaminck, Jean Anouilh, André Barsacq, Jean-Louis Barrault, Thierry Maulnier, etc... demanda au général de Gaulle, chef du gouvernement provisoire, la grâce du condamné. Le général choisit de ne pas commuer la peine prononcée, ce

qui entraîna l'exécution de la sentence, le 6 février suivant, lorsque Brasillach fut fusillé au fort de Montrouge.

Bien des biographes s'interrogent sur les raisons ayant poussé le général de Gaulle à laisser exécuter Robert Brasillach. Selon les témoignages successifs de Louis Vallon et de Louis Jouve, qui l'interrogèrent sur le sujet, de Gaulle aurait vu dans le dossier de Brasillach la couverture d'un magazine le montrant sous l'uniforme allemand. Il y aurait eu une confusion avec Jacques Doriot. Lacouture, qui rapporte cette rumeur, ne croit pas à cette interprétation. Il penche pour l'hypothèse d'une concession faite aux communistes pour pouvoir être plus ferme sur d'autres points.

« [...] Le général de Gaulle a écouté Mauriac, et a refusé la grâce. Quoi qu'il en pensât, de Gaulle ne pouvait s'opposer à toutes les exigences des communistes qui constituaient un tiers du pouvoir, sinon davantage. Ils exigeaient la tête de Brasillach, qui avait conduit bien des leurs au poteau. Je pense que de Gaulle a fait la part du feu. [...] »

Dans le fonds de Gaulle déposé aux Archives nationales, on a retrouvé une



note relative à l'affaire Brasillach dressant une liste des charges pesant sur l'écrivain. Parmi elles, il est présenté comme « un des responsables de l'assassinat de Mandel », personnalité dont il demandait régulièrement la mise à mort dans son journal. Je suis

partout et pour laquelle de Gaulle éprouvait estime et respect. Enfin, de Gaulle écrit dans ses « Mémoires » que « le talent est un titre de responsabilité », faisant de ce talent une circonstance aggravante, car il accroît l'influence de l'écrivain.

Extrait Wikipédia

d'œuvre du crétinisme excité... Cette lecture m'a affligé ».

Sculement, comme pour Drieu la Rochelle qui aura le même parcours -mais aussi comme pour une foule de d'hommes de gauche tels que Doriot ou Déat-, Brasillach se laisse séduire par les grandes messes de Nuremberg et les premiers succès économiques incontestables du chancelier Hitler. De 1937 à 1943 (période entrecoupée d'une captivité en Allemagne de 1940 à 1941, à la suite de sa mobilisation et de la défaite française), Brasillach sera donc rédacteur en chef de l'hebdomadaire Je suis partout, dans lequel il laissa transparaître sa haine des Juifs, du Front populaire, de la République puis, sous l'Occupation, son admiration du IIIe Reich. Après cela Charles Maurras, le maître de l'Action Française refusera de le revoir après avoir affirmé : « Je ne reverrai jamais les gens qui admettent de faire des tractations avec les Allemands. »

En 1943, Brasillach cède sa place à Pierre-Antoine Cousteau, collaborateur plus militant, à la tête de l'hebdomadaire. Persuadé de la justesse de ses idées comme au premier jour, Brasillach est paradoxalement évincé à cause de sa constance : fasciste convaincu, il réclame un fascisme à la française, qui soit allié au nazisme mais qui ne soit pas un simple

calque ; partisan zélé de la victoire de l'Allemagne nazie, il la juge de moins en moins probable et refuse de mentir en l'annonçant comme certaine à un public qui n'y croit plus.

Après Je Suis Partout, Robert écrit dans L'Écho de la France et La Gerbe des chroniques de théâtre et de cinéma. C'est là qu'il publie Bérénice et finalise son Anthologie de la poésie grecque.

En septembre 1944, sa mère et son beau-frère, Maurice Bardèche, ayant été arrêtés par les communistes pour exercer une ignoble pression sur lui, Brasillach se constitue prisonnier auprès de la Préfecture de police de Paris. Il sera poursuivi pour intelligence avec l'ennemi. Incarcéré à Fresnes, Robert retrouve celui qui deviendra un drôle de polémiste : François Brigneau. Confiant, il prépare sa défense avec Jacques Isorni. Cependant lorsqu'il apprend le 9 novembre 1944 que l'écrivain et journaliste Georges Suarez - un juif fasciste - vient d'être fusillé sur ordre d'un tribunal d'exception, Robert Brasillach comprend qu'il est lui-même jugé par avance...

Son procès, qui s'ouvre le 19 janvier 1945 devant la cour d'assises de la Seine, dure six heures. Il est condamné à mort le jour même après une délibération de vingt minutes. Sa dé-

fense avait été assurée par Me Jacques Isorni.

Dans les jours qui suivirent, circula une pétition d'artistes et intellectuels renommés, parmi lesquels Paul Valéry, Paul Claudel, François Mauriac, Daniel-Rops, Albert Camus, Marcel Aymé, Jean Paulhan, Roland Dorjelès, Jean Cocteau, Collette, Arthur Honegger, Maurice de Viaminck, Jean Anouilh, André Barsacq, Jean-Louis Barault, Thierry Maulnier, Charles Dullin, Marcel Achard, etc., Certains écrivains emprisonnés à cet instant auraient pu se joindre à eux comme Montherlant, Simenon ou La Varende.

La pétition demandait au général de Gaulle, chef du gouvernement provisoire, la grâce du condamné. Le général choisit de ne pas commuer la peine prononcée, ce qui entraîna l'exécution de la sentence, le 6 février suivant, lorsque Brasillach fut fusillé au fort de Montrouge.

Seul l'infecte Jean Paul Sartre refusa de s'associer aux signataires, et se réjouit même de la condamnation de Robert Brasillach.

Bien des biographes s'interrogent sur les raisons ayant poussé le général de Gaulle à laisser exécuter Robert Brasillach. Selon les témoignages successifs de Louis Vallon et de Louis Jouvet, qui l'interrogèrent sur le sujet, de Gaulle aurait vu dans le dossier de Brasillach la couverture d'un magazine le montrant sous l'uniforme allemand. Il y aurait eu une confusion avec Jacques Doriot. Lacouture, qui rapporte cette rumeur, ne croit pas à cette interprétation. Il penche pour l'hypothèse d'une concession faite aux communistes pour pouvoir être plus ferme sur d'autres points : « [...] Le général de Gaulle a écouté Mauriac, et a refusé la grâce. Quoi qu'il en pensât, de Gaulle ne pouvait s'opposer à toutes les exigences des communistes qui constituaient un tiers du pouvoir, sinon davantage. Ils exigeaient la tête de Brasillach, qui avait conduit bien des leurs au poteau. Je pense que de Gaulle a fait la part du feu. [...] »

Toutefois, dans le "fonds de Gaulle" déposé aux Archives nationales, on a retrouvé une note relative à l'affaire Brasillach dressant une liste des charges pesant sur l'écrivain. Parmi elles, il est présenté comme « un des responsables de l'assassinat de Mandel », personnalité dont il demandait régulièrement la mise à mort dans son journal Je suis partout



et pour laquelle de Gaulle éprouvait estime et respect. Enfin, de Gaulle écrit dans ses « Mémoires » que « le talent est un titre de responsabilité », faisant de ce talent une circonstance aggravante, car il accroît l'influence de l'écrivain.

A Perpignan, le souvenir de Brasillach s'est donc perdu. Pas une rue, pas une impasse, pas une école maternelle ne lui sont dédiées. Seul un petit groupe de fascistes locaux s'est arrogé son nom. Ils n'ont jamais lu un seul roman de Brasillach, mais c'est le côté anti-juif qui leur plaît... Le seul perpignanais qui ait tenté de dépasser l'Histoire à propos de Brasillach et de la soumettre aux absolutions de la littérature, c'est André Bonet. Ce dernier est président du Centre Méditerranéen de Littérature qu'il plaça longtemps sous le parrainage de François Nourissier et de Jean D'Ormesson, deux écrivains polis et cachés de la vieille droite royaliste qui n'ose plus se montrer depuis l'après guerre. Bonet est un homme de droite.

En 2002, espérant réussir un petit coup de réhabilitation en douce, juste en plein empire socialo-maçonnique, Bonet glisse dans les pages littéraires de "L'encyclopédie du conseil général des Pyrénées-Orientales" un article élogieux consacré aux qualités de « clittérateurs » de Brasillach, mais en faisant largement l'impasse sur son passé de collaborationniste durant l'Occupation. Bonet qui aime les écrivains par dessus tout, prendra seulement la précaution d'écrire que Brasillach s'est « lourdement trompé », mais pour ne pas insister davantage et pour en faire aussi la victime d'une « tragédie ».

Naturellement, la petite tentative en forme de sournoise justice sera dénoncée par Fabrice Thomas qui, ce jour-là, ne dormait dans sa niche que d'un oeil. Ce dernier, soutenu par les communistes pour la circonstance, réclamera même à Christian Bourquin de brûler les deux milles exemplaires achetés par le Conseil général

Un certain Robert Marty, esprit illuminé mais obscure, exigea aussitôt en y consacrant ses jours que Brasillach soit « jeté hors du Panthéon des Lettres Roussillonnaises où il n'aurait jamais dû entrer pendant que tous les miasmes qu'il aura laissés en auront été chassés ! ». Plus le procureur est grandiloquent, plus nous devrions trembler au moins pour nous mêmes...

A Perpignan le seul nom de Brasillach sonne donc comme le tocsin des esprits vigilants. Même mort, Brasillach n'est pas né à Perpignan ! Cela ne peut pas être ! C'est impossible, on vous dit ! Même mort, ce n'est pas un grand écrivain, c'est juste un antisémite.

On peut condamner l'homme nazi et anti juif. Il a d'ailleurs déjà été exécuté pour cela. Mais l'écrivain hors du commun et son oeuvre magistrale doivent être réhabilités. Comme l'a été Louis Ferdinand Céline qui, lui, n'a pas été exécuté !



Il assura une chronique littéraire dans le quotidien L'Action française jusqu'en 1939, et dans L'Étudiant français durant la première moitié des années 1930. En accord avec la germanophilie répandue au sein de l'Action française, il est à cette époque extrêmement sceptique vis-à-vis de l'hitérisme. Après avoir lu Mein Kampf, il écrit en 1935 : « C'est très réellement le chef-d'œuvre du crétinisme excité... Cette lecture m'a affligé ».

Auteur de l'entre-deux guerres (en 1939, il manque de peu le prix Goncourt) et de la Seconde Guerre mondiale, il fut, de 1937 à 1943 (période entrecoupée d'une captivité en Allemagne de 1940 à 1941, à l'OIlag VI A de Soest, à la suite de sa mobilisation et de la défaite française), rédacteur en chef de l'hebdomadaire Je suis partout, dans lequel il laissa transparaître sa haine des Juifs, du Front populaire, de la République puis, sous l'Occupation, son admiration du IIIe Reich.



Le journaliste et écrivain d'extrême droite Robert Brasillach, années 1940.

Extrait de *LES GRANDS PROCES DE L'HISTOIRE*  
par Emmanuel PIERRAT, éd. La Martinière, 2015

**ROBERT BRASILLACH – VINGT MINUTES CHRONO**  
**Avocat : Me ISORNI, 1945**

- 1937 : Nominatión de Robert BRASILLACH comme rédacteur en chef de l'hebdomadaire JE SUIS PARTOUT
- Août 1944 : Incarcération de Robert BRASILLACH
- 19 janvier 1945 : Ouverture du procès de BRASILLACH et condamnation à mort le jour même
- 6 février 1945 : Exécution de Robert BRASILLACH

19 janvier 1945, 13 h : ouverture du procès de l'écrivain et journaliste Robert Brasillach. Lecture de l'acte d'accusation : il est reproché à Brasillach, ancien rédacteur en chef du journal collaborationniste et antisémite *Je suis partout*, son « intelligence avec l'ennemi » et d'avoir appelé, dans ses articles, au meurtre de Juifs, de communistes, de résistants. 13h45 : interrogatoire de l'accusé. 15h45 : réquisitoire du procureur Marcel Reboul. 17h20, plaidoyer de Maître Jacques Isorni. 18h30 : « Brasillach, avez-vous des questions ? - Non, monsieur le président. » 18h35 : délibération. 19 h : verdict. La mort.

Une de *Je suis partout*, n° 555, 21 mars 1942.

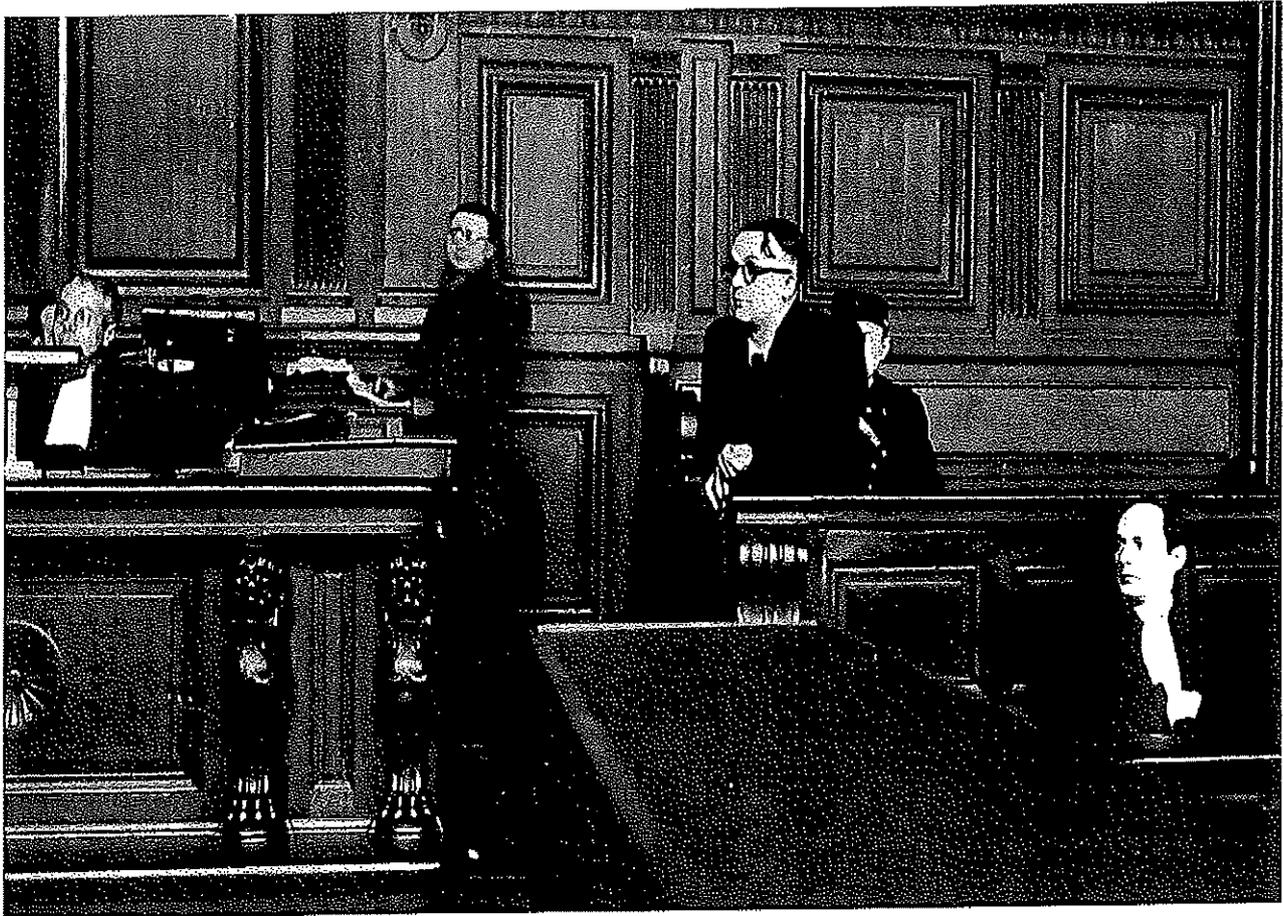
Le procès aura duré très exactement six heures - avec une suspension d'un quart d'heure

et un délibéré de vingt minutes. Pas un seul témoin n'a été cité à comparaître. D'aucuns espéraient assister au procès des intellectuels qui s'étaient fourvoyés dans l'engagement fasciste, avec joutes oratoires et envolées lyriques : ils n'auront eu qu'une parodie de justice digne du tribunal révolutionnaire de la Terreur. Ce « grand opéra judiciaire miniaturisé », pour reprendre la formule de l'écrivain François Nourissier (dans *Le Point* du 5 octobre 2001), est à l'origine de la « légende », pour ne pas dire du « culte » Brasillach qui perdure aujourd'hui, alors même que le recul et l'honnêteté critique forcent à dire que l'œuvre littéraire du romancier Brasillach ne lui aurait certainement pas ouvert les portes d'une telle postérité.

Les mots peuvent-ils tuer ? Peut-on tuer pour des mots ? Ces questions, qui résonnent douloureusement depuis l'attentat perpétré, le 7 janvier 2015, contre la rédaction de *Charlie Hebdo*, est au cœur du procès de Robert Brasillach. Car, quelle que fut la virulence du journaliste Brasillach, dans ses tribunes et ses éditoriaux, il ne se contenta jamais que d'émettre des opinions, sans les faire suivre du moindre commencement de passage à l'acte. Même si, par exemple, il appela à l'assassinat du grand résistant Georges Mandel, et que celui-ci tomba effectivement sous les balles d'un milicien, Mandel était suffisamment haï par toute la vermine collaborationniste pour que l'on ne puisse raisonnablement pas accuser Brasillach d'avoir été le seul à armer le bras de son bourreau. Pourtant, Brasillach paya de sa vie les pages qu'il avait noircies - au propre comme au figuré, pouvons-nous dire ici - de sa plume.

Robert Brasillach est né le 31 mars 1909 à Perpignan, la préfecture des Pyrénées-Orientales. Ancien élève du lycée de Sens, dans l'Yonne, où il a notamment pour professeur le philosophe humaniste chrétien Gabriel Marcel (1889-1973), le jeune Brasillach, très tôt porté vers la littérature, intègre le lycée Louis-le-Grand, à Paris, pour y effectuer ses années d'hypokhâgne et de khâgne. C'est là qu'il se lie d'amitié avec Maurice Bardèche, qui deviendra son beau-frère, son hagiographe et aussi l'un des fondateurs, en France, avec Paul Rassinier, du mouvement négationniste. En 1928, Brasillach est admis à l'École normale supérieure. Il échoue à l'agrégation, mais qu'importe : sa





Robert Brasillach dans le box des accusés avec, devant lui, son avocat Jacques Isorni, 1945.

rapide célébrité littéraire vaut bien mieux que le professorat ! Car Brasillach, cet ancien pupille de la nation qui a grandi dans la pauvreté, est un mondain-né.

Parallèlement à sa carrière d'auteur, qu'il inaugure très jeune - il publie son premier roman, *Le Voleur d'étincelles*, à vingt-trois ans, en 1932 -, Robert Brasillach se fait également connaître en tant que journaliste littéraire. D'abord à *L'Étudiant français*, publication satellite du journal nationaliste *L'Action française* destinée, comme son nom l'indique, à la clientèle estudiantine. Puis, assez vite, Brasillach passe à la « maison mère », cette *Action française* fondée en 1908 et dirigée par Charles Maurras, dont les idées ultranationalistes exercent alors une grande influence sur une bonne partie des milieux intellectuels français. Cependant, Brasillach, d'abord réticent au nazisme (*L'Action française* est farouchement germanophobe), est de plus en plus séduit par le nouveau pouvoir en place outre-Rhin. Désertant *L'Action française*, il passe à *Je suis partout*. Cet hebdomadaire politique et culturel

a été fondé en 1930 par Joseph Arthème Fayard, le patron des éditions du même nom. À l'origine, *Je suis partout* n'est pas spécialement de droite (mais pas davantage de gauche !) et certainement pas antisémite. Néanmoins, le noyau dur de « maurrassiens » qui compose sa direction va rapidement dériver vers un soutien

*« Durant la guerre, j'étais du côté des prisonniers. À la Libération, les prisonniers ont changé. Moi, je suis resté du côté des prisonniers. »*

M<sup>r</sup> JACQUES ISORNI

inconditionnel aux fascismes allemand et italien et à leur politique violemment antisémite. Un soutien qui s'accroît encore après la victoire, en 1936, du Front populaire conduit par Léon Blum.

Brasillach devient le rédacteur en chef de *Je suis partout* en 1937. D'autres publications

tout aussi nauséabondes existent déjà, ou fleuriront dès les débuts de l'Occupation. Néanmoins, *Je suis partout*, de par le « talent » de ses collaborateurs et de son rédacteur en chef, devient la publication collaborationniste la plus influente et la plus emblématique de cette époque - ce qui en fera une cible privilégiée lors de l'épuration.

En août 1944, Paris est libéré et Brasillach se cache. Sa mère est arrêtée en septembre, pour faire pression sur lui. Elle est veuve (son défunt mari, le père de Brasillach, est mort pour la France en 1914) et n'a rien à se reprocher. On l'enferme pourtant à la prison de Sens, dans le quartier des droits communs, parmi les prostituées. Brasillach se constitue prisonnier à la préfecture de police de Paris. Il est immédiatement incarcéré à la prison de Fresnes, tandis que sa mère est libérée. Dans sa cellule, Brasillach rédige des notes à l'intention de son procès. Il aura à peine le temps de les commenter, tant la procédure sera expédiée.

Le huis clos n'a pas été prononcé. C'est même tout un public élégant qui se presse à l'audience. Mais l'absence de témoins à la barre confère au procès une dramaturgie qui tient de la tragédie grecque. Ils ne sont que trois à se faire face : l'accusé, le procureur et l'avocat. Les trois hommes ont sensiblement le même âge : entre trente-cinq et quarante ans. Ils appartiennent à la « jeune génération » et se connaissent. Le procureur Marcel Reboul, qui incarne la « continuité » de la magistrature (il a siégé au Tribunal spécial de la Seine, l'une des juridictions d'exception mises en place sous Vichy...), croisait souvent Brasillach dans une librairie que tous deux fréquentaient assidûment. Par ailleurs, depuis 1942, Marcel Reboul est le locataire... de Jacques Isorni, l'avocat de Brasillach. Les deux hommes sont même voisins de palier ! Cette étrange proximité entre les trois acteurs du procès n'empêchera pas la condamnation à mort de Brasillach. Une issue qui n'était pas prévue d'avance, mais que la stratégie de défense d'Isorni et celle d'attaque de Reboul vont précipiter.

Jacques Isorni a trente-quatre ans. Sous l'Occupation, il a défendu des résistants de tous bords, y compris communistes, poursuivis par Vichy. À la Libération, il défend des collaborateurs. Ce qui lui inspirera cette profession de

PRÉFECTURE DE POLICE Paris, le 14 Octobre 1944

DIRECTION DE LA POLICE JUDICIAIRE

MAJESTÉ DU ROI  
COMMISSAIRE DE POLICE  
RAPPORT

N° .....

Le nommé BRASILLACH Robert, dit "MIDAS", né le 31 mars 1909 à Perpignan a été arrêté vers le 22 août et interné au Camp de Noisy-le-Sec. Au moment de son arrestation, il habitait seul, depuis 1936 5 rue Retaud où il occupait un appartement du loyer annuel de 7.000 francs, régulièrement acquitté.

Avant la guerre, il a collaboré à plusieurs journaux et notamment à "l'action française" "L'insurgé", le "Jour" et "Je suis partout" où il a d'ailleurs continué d'écrire pendant l'occupation allemande, comme rédacteur en chef. Il a également écrit de nombreux articles dans "Révolution Nationale" et dans "L'Echo de la France".

Dans ce dernier journal, BRASILLACH intervenait dans la rubrique "Les idées et les hommes", des articles dont la teneur avait pour but de démoraliser les lecteurs en leur présentant les faits sous un jour pessimiste ou en leur parlant d'une façon ironique de la dissidence. Il a rendu

MR, P. ....

foi : « Durant la guerre, j'étais du côté des prisonniers. À la Libération, les prisonniers ont changé. Moi, je suis resté du côté des prisonniers. » Après Brasillach, son autre client de poids, six mois plus tard, ne sera autre que le maréchal Pétain lui-même, traduit en Haute Cour de justice à partir du 23 juillet 1945. Isorni axe sa défense sur l'hypothèse que Brasillach est un pur esprit. Ce n'est qu'un poète - Brasillach est spécialiste de Chénier -, un romancier, un fou de littérature, dont la perte serait irréparable pour la nation. Des arguments qui, malheureusement, ne portent guère devant le jury. Afin de se démarquer des tribunaux

Rapport de la préfecture de police de Paris sur Robert Brasillach, 14 octobre 1944.

BRASILLACH

hommage à plusieurs reprises à Philippe HENRIOT, disant de lui qu'il était un "admirable éditorialiste", incitant ainsi ses lecteurs à l'écouter à la radio et à le croire.

Par ailleurs, BRASILLACH écrivait également dans la rubrique des "Spectacles" où il présentait la critique des nouveaux films français et étrangers présentés au public. Ces rubriques n'ont aucun caractère politique et n'offrent donc pas d'intérêt pour la Justice.

Ci-joints quatre des articles écrits par BRASILLACH et choisis au hasard parmi tous ceux parus dans l'"Écho de la France" ; ils portent les dates suivantes :

- 31 mai 1944 : Un héros de la dissidence.
- 8 juin : Pour un livre blanc des bombardements.
- 16 juin : La nuit de quatre années.
- 5 juillet : Histoires de fous.

Il est noté aux Sommiers Judiciaires comme suit :

1 condamnation à 300 francs d'amende, sur-  
sis, 14<sup>ème</sup> chambre, le 4 octobre 1943, pour  
infraction à la défense passive.

L'Inspecteur SENEZ,

d'exception de Vichy, qui se passaient volontiers de jurés, les procès de l'épuration se veulent « démocratiques », avec des jurés incarnant la « justice populaire ». En l'occurrence, quatre jurés - hommes ou femmes -, tirés au sort dans une liste de vingt citoyens « n'ayant pas cessé de faire preuve de sentiments nationaux ». Les dites listes sont établies par des magistrats, avec le concours des Comités de Libération... Ce qui, assurent certains, favorise le noyautage des jurys par les communistes. En réalité, un seul juré du procès Brasillach est communiste. Mais tous les quatre ne sont que de modestes banlieusards, dont l'existence se déroule à mille lieues des miroite-

ments de l'univers mondain de l'accusé. Ils sont donc peu sensibles aux arguments d'Isorni.

À l'inverse, le procureur Reboul s'ingénie à montrer, citations à l'appui, que Brasillach n'est pas qu'un poète sentimental et érudit, mais qu'il a agi tel un véritable propagandiste à la solde des nazis. Et les citations choisies par Marcel Reboul font très mal. En juillet 1942, au lendemain de la rafle du Vel' d'Hiv, Brasillach se réjouit dans *Je suis partout* : « L'expiation commence. » Quelques semaines plus tard, le 25 septembre 1942, il écrit même qu'il « faut se séparer des Juifs en bloc et ne pas garder de petits ». Cette dernière phrase, odieuse à l'extrême, choque particulièrement les jurés et pèsera lourd dans la balance. C'est d'autant plus à noter que l'antisémitisme, dans les premiers procès de l'épuration, ne joue qu'un rôle très secondaire. Rappelons que le procès Brasillach se déroule en janvier 1945. La guerre n'est pas terminée, l'Armée rouge n'a pas encore atteint Auschwitz et personne ne soupçonne, à cette date, l'énormité du crime nazi - la Shoah.

L'autre particularité de ce procès, également due au réquisitoire de Marcel Reboul, c'est l'allusion constante à l'homosexualité de l'accusé - une insistance dont on ne trouve trace dans aucun des autres procès de l'époque. Reboul, par exemple, enchaîne les métaphores sur la sodomie, lançant ainsi à Brasillach : « Toute idée de résistance à la pénétration de la première [la France] par la seconde [l'Allemagne] vous paraît un acte monstrueux. » Brasillach ne s'est jamais revendiqué comme homosexuel (à l'époque, le *coming out* n'existe pas...), mais ses goûts pour la « force virile » ne sont un mystère pour personne. Et le procureur de citer encore Brasillach dans le texte, en particulier cette « confession » de 1944 (dont il ne donne pas la source précise) : « J'ai contracté, me semble-t-il, une liaison avec le génie allemand, je ne l'oublierai jamais. Qu'on le veuille ou non, nous avons cohabité ensemble ; les Français de quelque réflexion, durant ces quelques années, auront plus ou moins couché avec l'Allemagne, non sans querelles, et le souvenir leur en restera doux. » Alors qu'au même moment on tond, dans les rues, des femmes accusées d'avoir couché avec des Allemands, le procureur laisse entendre que Brasillach s'est, lui aussi, livré à la « collaboration horizontale » :

« Robert Brasillach n'était pas le plus coupable. Si on la considère à la lumière aveuglante de certaines impunités, on doit reconnaître que la peine de mort était trop sévère. »

JEAN-PAUL SARTRE

20

JE SUIS PARTOUT  
 La-Grand Hebdomadaire  
 Politique et Littéraire -  
 186, Rue de Rivoli, 186  
 PARIS (1<sup>re</sup>)  
 Téléphone : Opéra 19.86

Paris, le \_\_\_\_\_ 1945  
 Jeudi, 8 septembre 1943

Cher Victor,

J'ai reçu ta lettre. Je me maintiens à Sète, mais je  
 mets souvent à Paris. Je ne vis un peu fort de  
 me répandre sans dire rien, et de parler de J.S.P.  
 ce qui m'assure. Mais tu a commencé une forte  
 juste campagne, et c'en est assez étonnant aux Allemands  
 que j'ai plus en moins de mon journal, ce qui t'avait  
 obligé à fuir de jour. Ça prend ou ça ne prend  
 pas, mais le genre de chose n'était tout simple  
 à son sujet si j'en avais jamais eu. L'opinion reste  
 tout de même flottante, car j'ai jadis la conviction  
 d'être un homme antérieur à J.S.P. (qui était sur la liste)  
 un article à Révolution Nationale d'une germanophilie  
 au sein même de la revue, tout à fait éclatant, sur le  
 thème : de collaborationnisme ou raison d'être en une  
 collaborationnisme de cœur. Alors à ce point je n'ai plus  
 peur, et Ralph, qui est une bonne tête, m'a dit pour me  
 dire "je n'en comprend pas", et ne vais pas perdre mon  
 temps à lui expliquer les choses. Mais tu et un bon soldat,  
 car enfin, il aurait très bien pu te donner le bon rôle  
 des fois sans "le traité" et j'en avais de plus, on ne  
 saurait de ce genre sans chercher à une nuit au moment.  
 J'ai compté bien te rattraper un jour, et me en réussis pas.

« Votre amour quasi charnel de la force brutale a pu vous pousser à tenter d'amener votre pays dans le lit aux souvenirs si doux », lui assène-t-il. Pareil argument pèse d'un tout autre poids que ceux d'Isorni auprès de jurés populaires pour qui, à cette époque, l'homosexualité est encore une abomination – et, par conséquent, un facteur aggravant.

Brasillach est donc condamné à mort. La sentence, cependant, en ébranle plus d'un. François Mauriac lance une pétition pour réclamer sa grâce au général de Gaulle. Elle sera signée par une cinquantaine de personnalités du monde des arts et des lettres, parmi lesquelles Jean Anouilh, Charles Dullin, Colette, Albert Camus, Jean Cocteau, Jean-Louis Barrault ou encore Gabriel Marcel – l'ancien professeur du lycéen Brasillach. Cette pétition provoquera d'ailleurs un schisme au sein du Comité national des écrivains (CNE), organe de résistance créé en 1941 à l'instigation du Parti communiste, et qui se radicalise à la Libération. Pour ses meneurs – notamment Louis Aragon et Paul Éluard –, partisans inflexibles de l'épuration, les « traîtres » ne méritent aucune compassion. Les signataires de la pétition en faveur de Brasillach, la plupart membres du CNE, incarnent dès lors un mouvement de dissidence qui les poussera à démissionner l'année suivante.

De Gaulle, toutefois, se montre inflexible. Robert Brasillach est exécuté dans les fossés du fort de Montrouge au matin du 6 février 1945 – jour anniversaire du 6 février 1934, qui avait failli précipiter la France dans le fascisme (voir le procès Stavisky, p. 50). Il s'écrie, avant de tomber sous les balles des douze soldats de son peloton d'exécution : « Vive la France, quand même ! » Un dernier mot d'esprit qui ne manque pas de bravoure. Du courage, Brasillach en a d'ailleurs fait preuve : il avait refusé de s'enfuir à Sigmaringen, cette ville du Bade-Wurtemberg qui vit arriver le « gratin » de la collaboration politique et intellectuelle à la recherche d'un exil. S'il avait fui, il aurait sauvé sa peau. Il est resté et a payé pour tous les autres. En 1957, Jean-Paul Sartre reconnaîtra d'ailleurs : « Robert Brasillach n'était pas le plus coupable. Si on la considère à la lumière aveuglante de certaines impunités, on doit reconnaître que la peine de mort était trop sévère<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> « Quand la police frappe les trois coups... », France Observateur, 1957.

SAMEDI  
20 JANVIER 1945  
• ARNET...  
BUREAU CENTRAL...  
• 110, rue de Valenciennes...  
• 110, rue de Valenciennes...

# Résistance

EDITION DE 5 HEURES  
LA VOIX DE PARIS 1 fr. 50

AU CONSEIL  
DES MINISTRES

## L'ALLOCATION AUX VIEUX TRAVAILLEURS EST DOUBLEE DANS LES COMMUNES DE PLUS DE 6.000 HABITANTS

Le Conseil des ministres a voté jeudi hier sous la présidence du général de Gaulle...

## Des rentes sont converties

Mais les revenus de petites rentes peuvent en être diminués...

## NOUVELLE BRÈCHE RUSSE DE 60 KM. EN PRUSSE ORIENTALE

### Au Strasbourg la situation s'aggrave



Les déclarations de l'Etat allemand sont en contradiction avec les faits...

### Le préfet de la Seine nous laisse espérer quelques atténuations aux restrictions

M. Fromet, préfet de la Seine, a tenu hier à la presse municipale...

### LA PEINE DE MORT POUR BRASILLACH réducteur en chef de "Je Suis Partout"



Brasillach a manifesté son dévouement à la République...

### EST-IL EXACT QUE...

«Monsieur de Gaulle, la France est libre...»

### Amille Franco-Russo et syndicat révolutionnaire

La déception est généralisée...

## M. Jean Monnet a négocié l'arrivée en France de 400.000 tonnes de marchandises par mois

Le plan d'importation de M. Jean Monnet a été accepté par l'Etat...

### Le espoir du pardon

Alain Robert Brasillach a écrit...

«Monsieur de Gaulle, la France est libre...»

LES COLONNES QUI DEVAIENT  
AVOIR LIEU AUJOURD'HUI A  
FROBEN PONT-AUBERT...

### New-York Herald-Tribune et son édition en France

L'organe de presse américain...

### Churchill garde la confiance des Communes

Le leader britannique...

Lettre autographe adressée  
par Robert Brasillach  
à son ami Lucien Rebatet,  
à l'en-tête de l'hebdomadaire  
Je suis partout,  
8 septembre 1943.

Une du quotidien  
Résistance, 20 janvier 1945.

## RILKE (1875-1926) & ROBERT BRASILLACH (1909-1945)

« Tuer est un état de notre deuil nomade... A l'esprit serein tout est pur de ce qui nous advient en propre. »

Dès sa naissance le 04 décembre 1875, à Prague, Rilke semble lié à Robert Brasillach. Par le père, d'abord. Celui de Rilke fut aspirant dans la guerre de 1839, puis artificier dans le régiment d'artillerie impériale et royale, puis instructeur à l'école de guerre de son régiment. Celui de Brasillach, également instructeur, est tombé au champ d'honneur. Chez Brasillach comme chez Rilke, la mère et la grand'mère ont survécu au poète. Passons à l'enfance : « De la pluie à la campagne, comme ces après-midi d'enfance que l'on passe à lire, la tête entre les poings », semble être extrait du « Voleur d'étincelles », les professeurs Saint-Pölten, César Von Sledakowitz, Franz Keim, Alfred Klaar, August Sauer, suivis d'un dessinateur, d'un poète, d'un romancier, d'un traducteur semblent sortir tout droit de « Notre Avant-guerre ». « Nous aimions Rilke, Mr Roubaud, André Bellessort, répond à Rilke, Brasillach ». La rencontre avec Fried, conclue par une alliance à la vie et à la mort, avec baiser et poignée de mains, ressemble à celle avec Siegfried Kast. Le théâtre, qui fut la révélation et la fin de vie, de Robert Brasillach, occupe toute la jeunesse de Rilke : « La chambre de la tour, vigiles, Murillo, Menuet pour des noces, Maintenant et à l'heure de notre mort, gelée blanche (1897), ainsi que Sans présent, petite mère, l'air des cimes et le couple ». Leurs œuvres théâtrales se tendent, et se rejoignent. Lou Andréas Salomé, semble avoir tenu le même rôle auprès de Rilke que Maurice Bardèche près de Brasillach, à moins que ce ne soit Marie de la tour et Taxis, et Clara Westhoff fait songer à Marguerite Cravoisier, Marie de la tour et Taxis, à Annie Jamet. La drôle de guerre vit Rilke et Brasillach sur tous les fronts, mais c'est dans le Paris de 1900 que s'accordent et se réunissent les deux poètes. Brasillach, l'enfant de la nuit, Rilke, le marchand d'oiseaux, sont « sur un banc, au jardin du Luxembourg. Ils y parlent, en poursuivant leurs conversations à la Bibliothèque Nationale, de leurs goûts en commun pour Baudelaire, Flaubert, Shaw, Dante, Verhaeren, « L'autre Maître que fut Cézanne », et Nietzsche. Ainsi que pour le pays basque. Et Rodin, bien sûr, la plus belle rencontre de Rilke après Lou, saisie dans sa vie réelle, « Nous avons les preuves du génie de l'artiste », clame Brasillach. Conférencier, Rilke écrit dans : L'art, ainsi qu'à Morgen, comme Brasillach à L'Action française ou au Petit Parisien. Rilke quitte une première fois Paris le 1<sup>o</sup> juillet 1903, comme si les deux poètes s'étaient déjà imprégnés l'un de l'autre.

« Et combien j'étais seul à présent parmi ces hommes, comme j'étais continuellement nié par tout ce que je rencontrais » (Rilke), « L'homme n'est pas borné à l'homme seul ». (Brasillach). En 1911, Rilke rejoint prématurément Robert en traduisant Bossuet, et « Le retour de l'enfant prodigue », de Gide, que Brasillach rejoindra lors du « Retour d'URSS », et dans « Les quatre jeudis ». « Nous lisions les Nourritures Terrestres comme nous ne pourrions plus jamais les lire », confiera Brasillach à travers les distances à Rilke. Mais quittant Gide, c'est en Hans Carossa que les deux poètes se reconnurent le mieux : le poète nationaliste confie : « Avant de poursuivre mon chemin vers les champs de bataille européens, j'ai reçu une bénédiction : j'ai rencontré Rainer Maria Rilke ». « Il est clair, il est mesuré, il est à la fois pudique et passionné », dit Brasillach de Carossa et de son livre. « En ces années d'autre part, nous découvrons les pays étrangers ».

C'est à Munich que semble avoir lieu la nouvelle rencontre Rilke/Brasillach en 1918 et 1937. « Partout de grands rassemblements dans les brasseries, dans l'inhabituelle émanation de « bière et de fumée et de peuple ». La grande manifestation politique dont le principal orateur fut (à l'époque derrière le drapeau rouge) M. Weber. En janvier 1926, Rilke, nostalgique d'ordre féodal et fêré d'absolutisme éclairé, passe de la fascination des soviets à l'amour et à l'admiration de Mussolini, imité par Brasillach qui lui aussi chemine du « dénigrement à la passion », et en fait un poète romain. L'Italie, « la vieille terre des peintres et des amateurs d'âmes, la nation où se forgeait pour la première fois l'esprit nouveau. Même s'ils en admettent l'artifice et la sécheresse. (Le vingtième siècle sera le siècle du fascisme disait Mussolini). Mais voici qu'à Genève, à l'issue d'une tournée de conférences Rilke s'enthousiasme au « stimulant contact de Georges Pitoëff et de sa femme Ludmilla », qui donna à Brasillach l'éblouissement du théâtre, « Pour moi, je ne me rappelle jamais sans une immense gratitude ce Théâtre des Arts animé par mes chers amis Georges et Ludmilla Pitoëff » (Brasillach). C'est donc leur double gloire qui nous emmena jusqu'à Vilar et à Terzieff. Enfin, dans sa retraite de Muzot, où se trouvait une chapelle dont la porte basse avait une prémonitoire swastika, Rilke semble

déjà partager avec Brasillach sa passion de Tolstoï, son amour de Valéry, » « Nous avions fort à faire à découvrir Valéry », « Je n'ai pas rencontré, souvent, par la suite, Paul Valéry. Ce visage fin, cartésien et ridé », avouera Brasillach et sa nostalgie de l'Espagne. « L'Espagne, toujours, était le pays de notre cœur ». Même s'il admet qu'elle est composée de gens aigris et peu aimables. Brasillach aurait facilement trouvé, à Sigmaringen, un second Muzot. Il aurait, ainsi, retrouvé en Allemagne, « - Notre femme de ménage elle-même, romanesque, fantaisiste, dévouée et baroque, l'Italien marchand de jambons », les livres de chevet que Rilke avait laissé échapper de ses mains à Val Mont : Claudel, Cocteau, Giraudoux, Edmond Jaloux, « - Calme et sage comme un éléphant bouddhiste », Martin du Gard, Maurois, Montherlant, Proust, dévoré et savouré « dans quelques journées éblouissantes et inoubliables de l'été 1926 ») et qui occuperont les étés et les hivers de Brasillach. Gide, qui écrit une « Reconnaissance à Rilke », (Dans un N° spécial des cahiers du mois), constituera le fil rouge tendu entre les deux poètes « - Ne confonds pas ce qui te surprend jeune ». Rilke quitte définitivement Paris « - Paris, qui surmonte tout », le 18 août 1925, tandis que « quelque désir de parodie barrésienne », oblige Brasillach à quitter Genève en 1925. et pressentant Val Mont et Fresnes, il dira : « - Je ne sais quoi de mauvais, de menaçant souffle en cette fin d'année. »

« - Naïvement pur d'avenir, je suis monté sur le bûcher trouble de la douleur, sûr de ne plus acheter d'avenir.

Après tout, ils n'ont plus besoin de nous, ceux qui nous ont quittés trop tôt. Mais pourrions-nous nous passer d'eux ? ».

Au printemps 1932, Jules Supervielle m'emmena à Vaugirard chez une amie de Rainer Maria Rilke, se souvient Brasillach. Rilke était né vingt ans trop tôt.

« Lettres à un jeune poète », adressées à Franz-Xavier Kappus (1883-1966) semblent bien les ancêtres des « Vingt lettres de Robert Brasillach », qui en sont le prolongement, à tel point qu'elles semblent avoir été mêlées, et feuilletées ensemble sur la place de Berlin en juin 1929, veille de la crise, au Trocadéro ou à Neustadt, leurs ombres penchées sous les marronniers de l'Ecole Militaire. Rilke se réclame de ses Maîtres, Mallarmé et Beethoven, et Horacek, et Robert Brasillach demeure fidèle à Henri Massis, Léon Daudet, et Bardèche lui-même. Si Rilke se raréfie dès 1908, les deux poètes semblent échanger leurs livres et leurs époques. « Sans que je l'aie vraiment préméditée, une lettre finit par accompagner mes vers », semble dire Rilke en 1944. « Veuillez me rappeler au souvenir de Madame Faure... », semble dire Brasillach au Président. « Votre lettre m'est parvenue il y a quelques jours seulement », (Rilke) et « m'a fait le plus grand plaisir » (Brasillach). (Le 6 octobre 1943) Et l'on sent bien que les deux poètes ne cessent de correspondre, d'évoquer ensemble Paris, l'Espagne l'amitié, Léon Daudet. « Et quand bien même, semble dire Rilke à Brasillach, vous seriez dans une prison dont les murs ne laisseraient rien percevoir à vos sens des bruits du monde (Cette demeure à peine visible loin de laquelle passera le vacarme des autres), n'auriez-vous pas alors toujours à votre disposition votre enfance, sa richesse souple et précieuse, ce trésor des souvenirs ? », définition, angle sous lesquels Rilke place Rodin, et Brasillach situe Breker. Jacobsen (1847-1885), est le « grand, grand poète », pour l'un, Maurras demeure incontournable pour l'autre. « Lisez peu de réflexions d'ordre esthétique et critique – Ce sont des vues partisans », confie Rilke à Brasillach qui souligne : « Dont je me méfie au fond ». Ainsi c'est toujours le même recommencement des choses en politique comme en littérature. Tout comme le « jeune poète », Rilke se distrait en compagnie de Brasillach en lisant et changeant des livres divers. « Savoir mes livres entre vos mains me sera un plaisir », confie Rilke à Brasillach. Les lettres ce ne sont que manières de tromper le temps, s'accorde à dire Robert Brasillach. Il ne faut pas oublier l'atmosphère dans laquelle ces lettres furent écrites : « Il y a un petit peu de printemps dans l'air », (Brasillach), que Rilke rejoint « Avec votre lettre de Pâques » (Rilke). « Il pleut », (Brasillach), « J'ai voyagé sous une pluie qui n'en finissait pas », (Rilke). « il y a longtemps, cher Ami, que je ne vous avais écrit ». (Brasillach). « J'ai laissé longtemps sans réponse une lettre de vous », (Rilke). « Mais combien de catastrophes ? », s'inquiète Brasillach. C'est « l'énorme vacarme qui fait trembler les choses », répond Rilke. « J'ai quitté Paris », prévient Rilke. « Je rentre à Paris », prévient Brasillach. « Il me faut quelque tranquillité et quelque solitude », confie Rilke. Que Brasillach réconforte via Le Cid : « Je cherche le silence et la nuit pour pleurer ». A l'époque de Rilke, Rome était d'une oppressante tristesse. « Où suis-je ? Dans un lieu que je croyais barbare ». (Le Cid). Corneille se lit dans tous les sens et à toutes les époques. D'un jardin à l'autre, les deux poètes continuent à s'appeler et à correspondre. « Le livre dont vous annonciez l'envoi dans votre lettre n'est pas parvenu jusqu'ici », (Rilke), « J'attends le livre que vous me promettez », renchérit Brasillach. « Noël

jusqu'ici », (Rilke), « J'attends le livre que vous me promettez », renchérit Brasillach. « Noël approche » (Rilke le 23/12/1903) auquel Brasillach répond : « Noël était au perron ». Mais Brasillach s'inquiète : « Demain, on peut nous annoncer les événements les plus saugrenus ». (Robert Brasillach le 05 août 1943). « Il y a encore tant d'événements auxquels il vous sera permis de participer », (Rilke), « Les nuits, elles sont encore là », semble dire Rilke de La nuit de Tolède ». Mais « Les jours sont calmes et bénéfiques », le 14 mai 1904 comme le 04 septembre 1943. Pour l'un comme pour l'autre, « C'est une extraordinaire occasion de mûrir, de se transformer au sein de soi, de devenir un monde, un monde en soi pour quelqu'un d'autre ». A travers les mondes et les époques, Rilke et Brasillach ont même le temps de deviser de la fracture de « Je suis Partout » : « Qu'importe à la vie cet amoncellement de demi-échecs qu'ils appellent leur union, et qu'ils voudraient bien appeler leur bonheur. » « Tout cela fait des remous et distrait des événements mondiaux ». Le « tournant », du 23 novembre 1943, « C'est bien ennuyeux et généralement fort sordide », avoue Brasillach. « Nous sommes désormais sourds à la vie de nos sentiments devenus étrangers », s'empresse de lui souffler Rilke, le 12/08/1904. A Rome comme en Suède, à Sens comme à Paris, « tout ce qui nous est familier, tout ce qui est habituel nous est ravi ; nous sommes, en effet, au cœur d'une transition où nous ne savons pas nous fixer. » (Rilke). Rilke qui reproche à Brasillach « les influences que vous subissez de vos errements, de vos désirs et de vos aspirations de jeune garçon ». Et l'on se rapproche du procès : « Il est nécessaire d'être en général aussi prudent avec les mots ; c'est si souvent à cause du nom donné à un crime qu'une vie se brise, et non à cause de l'acte lui-même, individuel et sans nom. »

« La dépense d'énergie vous semble trop importante simplement parce que vous surestimez la victoire ». « Je reste optimiste, rétorque Brasillach à la lumière d'une terrasse ou au fond d'une alcôve, en connaissant le danger, et voilà tout. Nous verrons bien. »

Et puis, c'est la fin d'une certaine Europe et d'une époque « Durant cette période, qui s'est écoulée sans lettre », (Le 04/11/1904), « Il y a bien longtemps que je n'ai eu de vos nouvelles ». (12 mars 1944).

Mais au milieu des troubles venant de l'Est et de l'Ouest, c'est forcément sur le thème de la poésie que se rejoignent les deux poètes. « L'Anthologie de la poésie grecque », (dédiée au docteur Bertrand) qui ouvrit toutes les bibliothèques de notre jeunesse, est achevée fin 1944 ainsi que « Mon livre de Poèmes » (envoyés à Madame Faure) tandis que Rilke semble achever fièrement ce qu'il appelle un petit poème : Chant d'amour et de mort, l'un travaille à Révolution Nationale, l'autre à la revue Pragoise Deutsche Arbeit. « La vie continue, et même la mort », qui va nous retirer l'esprit, la vie et le travail de Brasillach tandis que Rilke « Continue à y parler de la vie et de la mort, l'une et l'autre sont grandes et magnifiques. » Car devant les difficultés probables, et commençantes de la vie à Paris, Rilke quitte l'éternelle, ensorcelante et émouvante capitale le lendemain de Noël 1908, veille de la Nativité, Brasillach le 28 avril 1944. « Il faudrait abandonner ces trésors, les jardins, les cafés, Paris nocturne du quatorze juillet ». « Il faut qu'il soit immense, le silence qui offre le cadre où ont lieu de tels vacarmes et de tels mouvements ». (Rilke) « Tout cela est abominable », (11 juin 1944). Cette correspondance à distance entre Rilke et Brasillach traduit le rapport du poète au monde, la situation du poète, la place qui est la sienne et l'influence qu'il exerce dans le temps, mais pas seulement. Il y a peut-être autre chose car « Dieu se manifeste chez un adolescent soudain sombre » (Rilke), « Deo volent. Si Dieu le veut. » (Brasillach). A trop voyager dans l'Olympe, Brasillach, comme Rilke, « Au plus profond de lui-même a subi l'assaut de son Dieu ».

Mais c'est à Pierre Sidos qu'il revient le mieux de réunir l'image, l'œuvre et la pensée des deux poètes : « Les paroles du Cara el sol évoquent et mettent en mémoire celles du chant de l'amour et de la mort du cornette Christophe Rilke, qui combattit les Turcs envahisseurs de l'Europe au XVII<sup>e</sup> siècle, et pour qui son descendant Rainer Maria Rilke écrit, au début du XX<sup>e</sup> siècle, un récit où il lui fait dire : « Ma bonne mère, soyez fière, je porte le drapeau. Aimez-moi bien, je porte le drapeau... », Pierre Sidos qui nous rappelle que Robert Brasillach avait justement écrit dans Les Sept Couleurs :

« Les hommes de ce temps auront trouvé en Espagne le lieu de toutes les audaces, de toutes les grandeurs et de toutes les espérances. »

*« Des élégies aux sonnets, et des poèmes aux poèmes de Fresnes.*

Pour Robert Brasillach, *« Les poèmes de Rilke ne sont pas explicables pour la logique : mais ils nous précipitent sous un étrange climat dont nous subissons le charme magique ».*

Cet exorde étant posé, on admet généralement que les Elégies et les Sonnets vont de la nuit au jour, comme les Poèmes et les Poèmes de Fresnes vont du jour à la nuit. Nous allons essayer de faire le cheminement inverse, et de reconstituer le jeu de piste de notre enfance.

*« Peut-être qu'il nous reste quelque arbre sur la pente – O la nuit. (Rilke) Sous l'arbre blanc du mois de Mai (Brasillach) « Le printemps s'emplit », (Brasillach), « Et les printemps, bien sûr, avaient besoin de toi. » (Rilke). Avant de s'acheminer vers l'été avec « la grappe rose et cette pêche d'août qu'un ange apporte à l'enfant », « et de ne plus donner aux roses, la signification d'un avenir humain. » « Un ange devra venir là », dit Rilke, car « tout ange est terrifiant, ajoute Brasillach, les deux poètes étant placés sous le signe de Swedenborg. L'automne les trouve encore devisant dans le jardin afin « De se rencontrer, de faire ensemble d'immatérielles promenades (Brasillach) « Là-bas, près du jardin, donne-lui la pesanteur suprême des nuits... Retiens-le... (Rilke) « Le jardin oubliera nos prénoms ignorés », (Brasillach) « Le jardin bien connu », (Rilke) « Si mon chant vous appelle, oiseaux quasi mortels de l'âme », (Rilke), par « de faciles musiques, et les chants commencés » (Brasillach), « O sourire, mais où ? » (Rilke) Et bien celui « Des premiers regards et le désir nostalgique à la fenêtre, et la première promenade ensemble, une seule fois, dans le jardin », (Rilke), « Vers les toits étoilés par la fenêtre ouverte », quand « Dans la vitre s'assombrit le paysage, dans la vitre où fuit le jour », (Brasillach).*

Mais c'est le poète des « Vergers », des « Quatrains », et des « Fenêtres » qui tient à devancer les « Poèmes de Fresnes » : et à « Chanter ce coupable caché, le Dieu fleuve du sang », et il semble que Rilke ait accompagné Brasillach jusqu'au greffe à partir de la cinquième Elégie : « Son destin s'en venait, haut dressé, prendre place, et son avenir tourmenté ». « Sans doute, il doit arriver aux morts Mais qui sont-ils, dis-moi, ces gens un peu plus fugitifs encore que nous-mêmes ? Comme si le ciel de banlieue avait à cet endroit fait mal à la terre. » Les deux poètes échangent leurs souvenirs de geôle, et leurs secrets d'alcôve « Nous nous regardons dans le silence total », dit Brasillach, sous la coupe de « celui qui d'épais silence obscur nous éteint », précise Rilke qui évoque ses souvenirs de jeunesse : « Quand les filles fardées font le guet au coin des rues », chez Brasillach, « Vous le saviez bien, poursuit Rilke, jeunes filles, vous aussi, Car il y eut une heure pour chacune ». Attardons-nous un peu « Et nous qui pensons à un bonheur » (Rilke) « Encore un instant de bonheur », et « c'est le songe ». (Brasillach) Cependant il faut quitter le jardin et la tonnelle pour se rassasier à « L'AUBERGE DES MORTS ». Pendant ces agapes, « LE COMPAGNON » est toujours : Rilke, « Libre de toute mort », « Qu'il est étonnamment proche des morts, pourtant, ravis dans la jeunesse, le héros dont la mort jardinante incurve autrement les veines », « Car tout près de la mort, on ne voit plus la mort », et « C'est cela qu'on appelle Destin : être en face et rien d'autre et toujours en face », telle est la prémonition de Rilke sur Brasillach. « Cet avantage prématuré d'une perte proche ». Nous les entendons s'interroger sur la destinée humaine « Terre, n'est-ce pas cela que tu veux invisible, ressusciter en nous ? », interroge Rilke. Brasillach lui répond : « On se demande parfois ce qu'on fait sur la terre ». On devise sur le thème de « L'Etoile et la neige à la fois ». (Brasillach) « Et plus haut, des Etoiles. Les étoiles du pays de douleur. » « Même le prisonnier, qui peu à peu dans la ténèbre du cachot s'abîme ». (Rilke). Les deux poètes passeront NOEL AU CAMP, et verront PARIS VU DU CAMP. « Un Paris de mille neuf cent », (Rilke), où « Même le prisonnier, qui peu à peu dans la ténèbre du cachot s'abîme », après que « Nous avons connu l'Allemagne, nous voguions vers Brême ou Hambourg, le ventre creux et le dos rond », évoque Brasillach auquel Rilke répond : « Ce que tu nommes là, c'est le danger, toute la pure menace du monde ». « Voici, bizarre visiteur, le canon comme un coup au cœur », s'inquiète Brasillach en 1940. « Ici est le temps du dicible, ici est sa patrie », proteste Rilke en 1945 ?

« Des sonnets à Orphée aux Poèmes de Fresnes »

Les « Sonnets à Orphée » et « Les Poèmes de Fresnes » se placent d'emblée « Au cœur le dernier chant d'Orphée » pour Brasillach, « O c'est Orphée qui chante », réagit aussitôt Rilke. Rilke se place et entraîne Brasillach sous « les arbres que j'ai pu quelque jour admirer », « Les arbres roux », « Ces arbres même, enfants, vous les plantiez » (Brasillach). Sont-ce des arbres que parle toujours Rilke : « Ne nous donnons pas cette peine de chercher d'autres noms », (Rilke), « Les noms qui sur ces murs se brisent », pour Brasillach. C'est justement au pied du mur que les deux poètes se tournent vers Dieu. « Regarde au ciel, dit Rilke à Robert, n'y vois-tu pas un cavalier ? ». Celui-ci y voit « La peine et le plaisir, la nuit et la lumière ». Mais aussi « Des morts, des morts qui font la force de la terre. » « Entends-tu, Seigneur, conclut, et pressent Rilke, le Nouveau et trombir et vibrer ? S'en viennent des annonciateurs qui hautement l'exaltent. » Où sommes-nous quand le second s'écrie :

« Seigneur, voici couler le sang de la patrie et de notre race. » Etais-ce « Le soir venu, en Russie » (Rilke), un soir où « Mon pays m'a fait mal par ses routes trop pleines ». « Tout ce qui n'a que hâte n'aura fait que passer », semble prédire Rilke du grand conflit. Déjà Brasillach dénombre « Ces amis si puissants qui emportent nos morts », dénoncés et rapportés par Rilke. « Le mal tout proche Envahi déjà par les ombres, sombre affluait le sang, mais, soupçonné trop vite, il surgissait dans son printemps tout naturel ». Mais Brasillach l'interrompt : « Reste digne du chant des printemps disparus. » « Nous, les violents, nous durons plus longtemps », insiste Rilke, qui s'inscrit d'emblée dans : LE JUGEMENT DES JUGES. « Que la torture et le carcan de fer au cou soient superflus, vous qui jugez, n'en tirez gloire. » Puis les deux auteurs rédigent ensemble LE TESTAMENT D'UN CONDAMNÉ. Avec « Vous, compagnons d'enfance, autrefois peu nombreux, dans les jardins dispersés de la ville. » « Il en est tant, des règles de mort calmement classées, homme dominateur, depuis qu'à chasser tu t'acharnes ». « On t'introduit en silence et douceur, comme un emblème de la paix à fêter. Puis on te secoue en tous sens ». « Devance tout adieu, comme s'il se trouvait derrière toi, à l'instar de cet hiver qui va se terminer. » Semble confier Rilke à Brasillach.

« Le mort est seul à pouvoir boire à la source qu'ici nous entendons, « L'eau qui se froisse sous le vent », « Voyez, tous ces jets d'eau, tous ces jeux de la villa d'Este, nous concernent aussi, l'un d'eux ne jaillirait-il plus ». « Laissez-moi boire encor aux fontaines d'eaux vives » (Brasillach), « Quand le Dieu muet lui fait signe, au mort ». (Rilke). Ce qui importe, à Sceaux comme à Val Mont, aux deux poètes, c'est : « Comme il nous saisit, le cri de l'oiseau », « Et que l'in souci de l'oiseau ne t'ait pris avant toi », « Troubler l'égalité de ces étés paisibles », « Mais les enfants déjà qui jouent dehors sont en criant loin des cris véritables », « Mais il y a aussi des enfants qui jouent », s'écrie Brasillach, qui s'alarme : « Ma vie est un oiseau aux filets du chasseur. » Mais on songe à demain il y a : « Et la mort qui se tait, seule à savoir ce que nous sommes », « En une goutte ou deux dissous cette frontière oppressante des temps », confie Rilke à Brasillach.

« Que pas un Dieu ne disparaisse. A nous chacun importe, nous avons besoin d'eux, de chacun et tous, de leurs formes. » « Quel silence à l'entour d'un Dieu ! », s'exclame Rilke qui rend un hommage aux Dieux de Brasillach : « Qu'il est profond encore en nous le jour d'Athènes », et aux Déesses et aux confidentes : « Elle était la future, elle, enfant à venir ». Les vivants et les morts se confondent le 6 février : « Et toi, le souvenir d'une autre fois revient », (Rilke), qui affronte la mort en dormant comme Brasillach subira LA MORT EN FACE. Et, derrière elle, « L'éternité, l'éternelle en marche ». « S'éveilla-t-il jamais un homme comme aujourd'hui ce jour s'éveille ? ». Laissons les deux poètes dans le secret, car « Le chemin qui mène à la vraie valeur de toute œuvre passe par la solitude. » Car « Au fond, c'est ainsi qu'il faut lire les recueils de poèmes ». (Rilke).

Joël laloux



Dix raisons d'admirer

## Brasillach

RA

Brasillach à Collioure en 1930.

PHILIPPE D'HUGUES

*Il fallait fusiller Brasillach. Il était nazi, ce qui est mal. Il était fasciste, ce qui n'est pas mieux et antisémite, ce qui est pire. Enfin, même si on ne le savait pas alors, il était homosexuel, ce qui est très bien vu aujourd'hui, mais l'était très mal à l'époque et constituait une circonstance aggravante. Pour finir, c'était un très mauvais écrivain, et il n'y a aucun regret à avoir:*

Telle est en gros la doxa en vigueur maintenant sur le cas d'un écrivain fusillé à 35 ans à la stupeur à peu près générale en 1945, malgré les interventions les plus prestigieuses: Valéry, Mauriac, Colette, Cocteau, Marcel Aymé, etc., sans parler du vieux Claudel, si sévère pour Maurras à son procès: « *Le talent de Robert Brasillach fait honneur à la France.* »

Dans le portrait officiel d'aujourd'hui, propagé par les manuels, dictionnaires et autres ouvrages spécialisés, tout est faux ou à peu près. Laissons ici les griefs politiques dont plusieurs pourraient être réfutés, sauf à penser que le délit d'opinion est passible de la peine de mort. Pour l'homosexualité, reproche tardif et hasardeux, →



Robert et Suzanne à Rabat en 1936, devant la maison de leur enfance.

devenu table de la Loi par les bons soins de Madame Alice Kaplan, on dira par ailleurs (voir encadré) ce qu'il faut en penser. Reste l'écrivain.

Après l'exécution du 6 février 1945, ce fut une réaction quasi-unanime: la France venait de perdre un des meilleurs écrivains de sa génération. Seules fausses notes: les communistes, bien sûr, et le couple Sartre-Beauvoir et leurs amis, résistants de la dernière heure et désireux de le faire oublier. Tout cela était dans l'ordre des choses. Mais peu à peu, les choses changèrent. Dans la nouvelle histoire, le nom de Brasillach cristallisa sur lui les haines accumulées, alors que Céline, Drieu, Giono, Montherlant, et même Rebatet, parvenaient avec plus ou moins de réussite à franchir le cordon sanitaire d'épurateurs toujours vigilants.

Pour Brasillach, il fallait enfoncer l'idée qu'on avait eu raison de tuer l'homme. On s'attaqua ensuite à l'œuvre afin de l'éliminer complètement. Opération facile alors que, les uns après les autres, s'épuisaient tous les titres, certains reparaisant parfois à la dérobée, chez des éditeurs confidentiels, incapables de les diffuser. L'œuvre de Robert Brasillach étant ainsi devenue invisible, ce fut la démolition en règle: dénigrement systématique par la critique officielle, mépris affiché de livres inconnus des nouvelles générations, répétant comme des perroquets les avis haineux de leurs aînés, citations tronquées ou falsifiées, toujours les mêmes... Voilà qui permettait d'ignorer les romans, essais, poèmes, désormais recouverts d'une épaisse couche de silence. Un haussement d'épaule apitoyé répondait péremptoirement à toute tentative de retour. Nombreux furent les Poirot-Delpech, les Nourissier et leurs émules pour se prêter à l'exercice. Après quoi, le terrain était préparé pour les diffamations d'Alice Kaplan et autres.

Il est temps de rendre à Brasillach la place qui demeure la sienne. Il faut le répéter, le répéter inlassablement: oui, ce fut un bel et grand écrivain, le premier sans doute de sa génération. Il laisse une œuvre d'une richesse stupéfiante, édifiée en à peine quinze ans, et dans laquelle il suffit de puiser à pleines mains pour trouver des raisons de s'émerveiller. Poète, romancier, critique, humaniste, dramaturge, les facettes de son talent sont innombrables. Il a touché à tous les genres et chaque fois y a excellé. On a choisi quelques exemples,

souvent parmi les moins connus, afin de mieux parachèver la démonstration. Voici donc dix raisons d'admirer Brasillach, voici dix raisons valables aujourd'hui et qui doivent suffire pour clouer le bec de détracteurs d'autant plus virulents qu'ils sont ignares et s'adressent à des lecteurs et des auditeurs qui ne le sont pas moins. Ces dix raisons donc, les voici:

## 1 - LE ROMANCIER

Brasillach a laissé huit romans, dont un inachevé (*Les Captifs*). Les œuvres de jeunesse ont un peu vieilli, mais *Comme le temps passe* reste un chef-d'œuvre. Romans de maturité, *La Conquérante* et *Six heures à perdre*, d'une tonalité différente, sont des livres vigoureux et qui échappent au reproche de mièvrerie fait parfois aux romans de jeunesse. Le dernier est aussi le plus intéressant. Roman de et sur l'Occupation, écrit à mesure des événements en cours, il donne de ceux-ci, la vision la plus juste (exacte et équitable) et sa lucidité, vu le manque de recul a de quoi émerveiller. Après un début un peu lent et une deuxième partie très réussie, dans la troisième partie, *Six heures à perdre* touche au chef-d'œuvre. Un chapitre comme « Le Temps du dégoût » en fait le grand roman de l'Occupation, précis, documenté et objectif. La Résistance y est mentionnée et « les sacrifices qu'il faut saluer »,

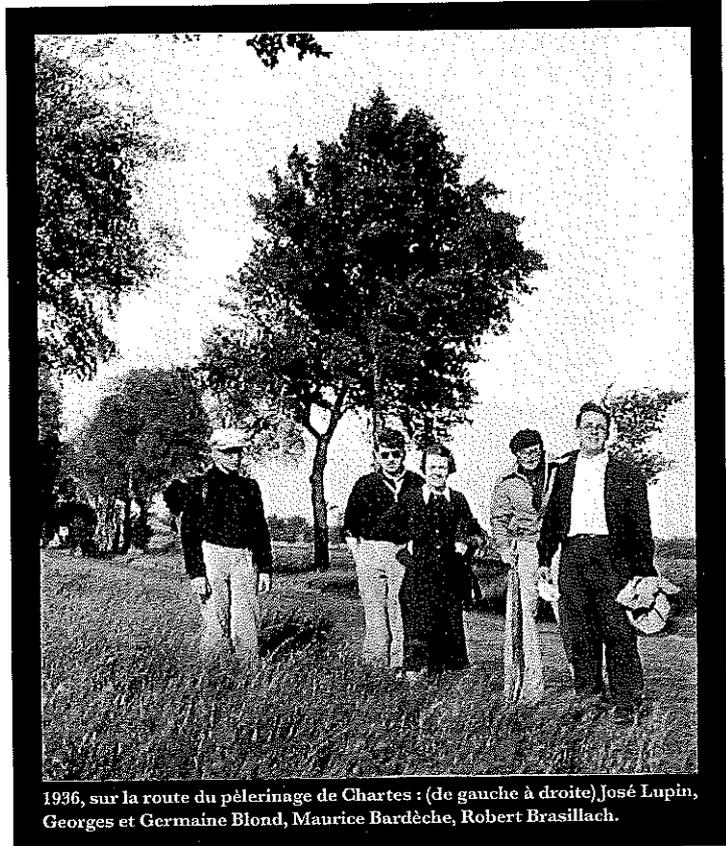


Mai 1931 : garden party de l'École Normale : (debout de gauche à droite) Retaillau, Georges Blond, Suzanne Brasillach, José Lupin (assis de gauche à droite) Jean-Pierre Maxence, Henriette Blond et Germaine Blond (étendu au premier plan) Robert Brasillach.

mais aussi le marché noir, les incertitudes politiques du moment, la confusion générale, le règne des bobards, le désarroi des jeunes gens (Brasillach fréquente alors le futur François Brigneau sur le point de s'engager dans la Milice). Surtout sont soulignées les constantes fluctuations de l'opinion publique que les historiens (exceptons Amoureux) oublient toujours : « *On ne saurait parler de 1943 comme on aurait parlé de 1942 ou 1941. Dans six mois, ce sera différent encore.* » L'Occupation n'est pas un bloc mais combien de chroniqueurs monolithiques se sont-ils donné la peine de réfléchir sur ces quelques mots ? Plongé dans une sorte de poésie grise à la Simenon, cet ultime roman exprime dans ses derniers chapitres l'inespérance et la mélancolie d'un horizon bouché. L'auteur a perdu toutes ses illusions de *Je Suis partout* (son roman est publié dans *Révolution nationale*, le journal de Lucien Combelle, il voit venir, avec celle de l'Allemagne, la défaite de l'Europe tout entière, qui, pressent-il, ne s'en remettra pas ; pressentiment qui mérite quelque réflexion, quand on connaît la suite de l'histoire). Le livre s'achève sur une note de désespoir serein, qui est l'exact état d'esprit de l'auteur à la veille de la Libération. Cela lui confère un prix sans pareil. Avec son mélange de précision documentaire et de poésie crépusculaire c'est un livre sans équivalent dans l'œuvre du romancier. À qui l'ignore, il faut conseiller de commencer par celui-là. Ensuite on pourra aborder *Comme le temps passe* et *La Conquérante* et mieux apprécier leur poésie ensoleillée.

## 2 - LE CRITIQUE

Brasillach fut tout de suite un maître de la critique littéraire et le prouva dans d'innombrables articles de *L'Action française*, de *Gringoire* et d'autres ainsi que dans plusieurs recueils d'études. Le plus admirable est à coup sûr *Les Quatre Jéudis*, publié juste avant la Libération, et vite disparu des librairies. C'est un panorama de l'entre-deux-guerres, où ne manque aucun grand nom : Claudel, Gide, Maurras, Mauriac, Drieu, Céline, Giono, Anouilh, Supervielle, tous sont bien là. Les émigrés politiques ne sont pas omis : Jules Romains alors à New-York a droit au plus long chapitre, un des meilleurs, et Bernanos réfugié au Brésil, gaulliste notoire, se voit rendre justice au moins comme romancier par une des plus fortes analyses du livre. Ces exemples donnent la mesure de l'objectivité du critique quand il passe de la politique à la littérature, oubliant que Proust et Bergson sont alors mal vus parce que juifs ou que Maurras l'a frappé d'ostracisme comme germanophile. À celui-ci il réserve une place d'honneur parmi ses « *figures votives* » aux côtés de Bainville et Daudet, autres germanophobes notoires, et de Claudel admiré depuis toujours. Les amis de *Je suis partout* tels Drieu, La Varenne, Anouilh, Aymé sont traités comme il se doit et les apolitiques, Cendrars, Mac Orlan, Simenon également. Si Mauriac est quelque peu étrillé, le seul à subir un véritable éreintement est Julien Benda, non comme juif mais comme ancienne étoile du Front Populaire, avec qui le polémiste avait alors vigoureusement croisé le fer. Quant à Thierry Maulnier, ami de jeunesse resté maurrassien mais assez mollement maréchaliste, il est présent grâce à son *Introduction à la poésie française*, car pour Brasillach la poésie est l'essentiel, elle doit



1936, sur la route du pèlerinage de Chartres : (de gauche à droite) José Lupin, Georges et Germaine Blond, Maurice Bardèche, Robert Brasillach.

avoir le dernier mot et c'est précisément sur ce livre que se clôt *Les Quatre Jéudis*. Et si Cocteau est absent, et Malraux aussi, c'est que tous deux figurent déjà dans un précédent recueil, *Portraits*, auquel Brasillach n'avait rien à ajouter à leur sujet. En fait les deux livres se complètent, mais *Les Quatre Jéudis*, plus varié, plus copieux et plus complet, constitue la meilleure réussite critique de Robert Brasillach et c'est elle qui faut retenir en priorité.

## 3 - LE BIOGRAPHE

La biographie n'est pas le genre le plus exploité par Brasillach mais il fut important pour lui. En effet, il lui doit son premier livre, *Présence de Virgile* et surtout un de ses trois ou quatre chefs-d'œuvre, son magnifique *Corneille* que certains professeurs avisés continuent de conseiller à mi-voix à leurs élèves. *Corneille* témoigne à profusion du don merveilleux que possédait Brasillach de rendre proche et familier n'importe quel sujet auquel il s'attela, le plus sévère, le plus rébarbatif. De l'auteur d'*Horace*, rendu rebutant par d'indigestes souvenirs scolaires, il réussit le tour de force de faire une sorte de jeune poète plein de gaieté, à la fois contemporain de Louis XIII et de Louis Jovet. Il réhabilite les délicieuses comédies du début, *La Place royale* ou *La Galerie du Palais*, rajeunit *Le Cid* douze ans avant Gérard Philipe, découvre des chefs-d'œuvre insoupçonnés de tous comme *Attila* ou *Suréna* qu'il a fait jouer par de jeunes camarades. Pour faire comprendre combien certains traits

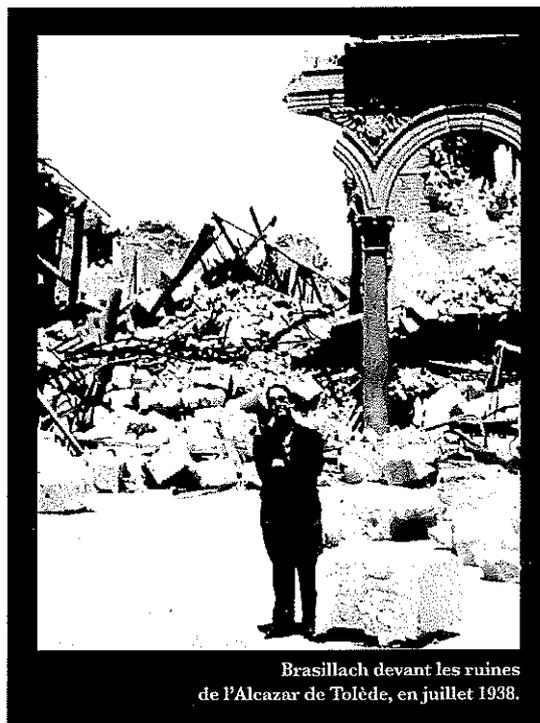
de Corneille sont proches de nous sinon contemporains, il n'hésite pas à recourir à des comparaisons inattendus par exemple les films de Leni Riefenstahl. Corneille ou le triomphe de la volonté... De même, pour mieux nous faire percevoir l'originalité de *L'illusion comique*, il invoque Pirandello et le procédé de la pièce dans la pièce (on ne parlait pas encore de mise en abyme) qu'utilise Corneille, tout comme plus tard l'auteur de *Ce soir, on improvise*. De Pirandello à Mussolini, il n'y a qu'un pas et Brasillach le franchit allègrement dans une phrase malicieuse sur Corneille « *précurseur génial, hardi, antibourgeois et antiparlementaire du fascisme moderne* ». La politique et la poésie, les deux soucis premiers de Brasillach, voilà ce qu'il retrouve de préférence chez l'auteur de *Sertorius* et de *Psyché*. Voilà ce qui lui a fait tant aimer Corneille, un

Corneille juvénile, le contraire du barbon traditionnel qu'il a su réinventer à son image, en faisant une sorte de double surgi de son miroir intérieur.

#### 4 - LE POÈTE

Poésie d'abord, ainsi s'intitule la dernière partie des *Quatre Jedis*. Ce pourrait être la devise de toute l'œuvre de Brasillach et on pourrait parler pour lui de poésie de roman ou de poésie critique, comme faisait Cocteau. Mais c'est dans la poésie pure qu'elle se manifeste en clair, même si l'on n'oublie pas *Virgile, Corneille et Chénier*.

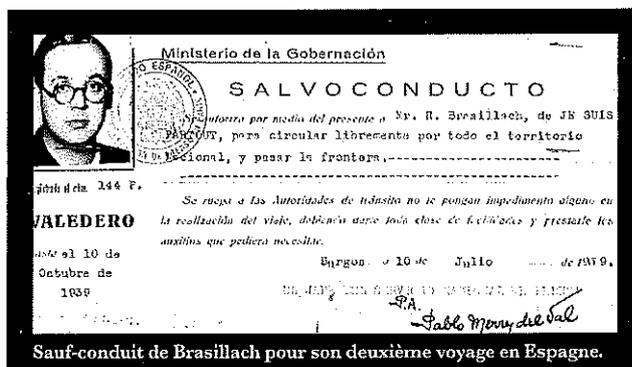
Tout le monde connaît ou devrait connaître les *Poèmes de Fresnes*, chant funèbre bouleversant, écrit par celui qui sait qu'il va mourir et d'où sourd une émotion bien rendue par Pierre Fresnay dans un enregistrement historique. Mais personne ou presque ne connaît *Poèmes*, mince plaquette publiée au printemps 1944, peu commentée alors et encore moins diffusée, vu les circonstances. Œuvre la moins connue de Brasillach, *Poèmes* serait ignoré sans un beau texte de Georges Laffly repris dans ses *Chroniques littéraires*. Il y rappelle les influences (Péguy, Apollinaire, Supervielle) et analyse les thèmes principaux, la jeunesse, l'amour, la mort surtout dont la présence souligne d'autant mieux l'amour de la vie. Cela est particulièrement sensible dans les plus beaux poèmes, « L'Été » ou « L'Auberge des morts » et cette présence insistante est une raison de plus d'honorer « *le doux royaume de la terre* ». Georges Blond a bien défini le poète Brasillach en le qualifiant, d'une heureuse formule, « *frontalier de l'invisible* ». Ce frontalier a promené sa curiosité aux plus lointaines lisières, Shakespeare ou Pétrarque dont il a traduit par goût quelques sonnets et poèmes. Il a aussi transcrit pour son plaisir plusieurs vieilles chansons françaises. Mais c'est dans la modeste brochure de ses *Poèmes inconnus* qu'on trouvera le vrai Brasillach, c'est là que se cache la clef d'une œuvre diverse mais non disparate et dont l'unité profonde se révèle dans ce discret murmure poétique. Encore faut-il le capter, ce qui exige des lecteurs sachant tendre l'oreille et organiser leur propre silence intérieur. *Poèmes* est une œuvre d'une lecture aisée mais qu'il faut mériter.



Brasillach devant les ruines de l'Alcazar de Tolède, en juillet 1938.

#### 5 - L'HUMANISTE

Ses dernières journées d'homme libre, juste avant la Libération de Paris, Brasillach les passa à la Bibliothèque Nationale à recopier et traduire du grec, renouant paisiblement avec ses habitudes de khâgneux qui préparait quinze ans plus tôt son entrée à Normale Sup. Alors que les combats faisaient rage en Normandie, lui travaillait à ce qui deviendrait un de ses plus beaux titres de gloire, *l'Anthologie de la poésie grecque*, qu'il eut juste le temps de mener à bien avant d'être rattrapé par l'actualité. Quand le livre parut en 1950, Robert Kemp écrivit (dans *Le Monde* !) qu'il se pourrait que ce fut le plus beau livre du monde. Quel journal oserait aujourd'hui imprimer la même chose ? Brasillach avait traduit admirablement toute la poésie grecque d'Homère (et non de Homère comme écrit Luc Ferry...) aux petits poètes alexandrins en passant par Sapho,



Sauf-conduit de Brasillach pour son deuxième voyage en Espagne.

## BRASILLACH ET LES FEMMES

Brasillach homosexuel ? C'est Etienne, ancien condisciple, écrivain sans lecteurs et jaloux d'un rival plus heureux qui a lancé le bruit. Georges Pelorson, alias Belmont, autre cas identique, l'a repris bien plus tard. Mais c'est Alice Kaplan qui a enfoncé le clou en 2001 dans un livre vindicatif en forme de réquisitoire. Son affirmation d'universitaire péremptoire est devenue un dogme répété depuis par tous, sans autre examen. Or, Brasillach aimait les femmes et Anne Brassié nous a révélé le nom de la première, la principale chez qui il trouva refuge l'été 1944 : Marguerite Gravoisier. Il y eut aussi celle dont Madame René Clair qui avait suivi l'idylle vers 1930 parlait avec amusement, la jeune vedette roumaine des films de son mari, Pola Illery. En 1942, Autant-Lara voulut tourner *La Conquérante* et c'est à Pola que Robert souhaitait confier le rôle. Revenant tous les ans à Paris, le premier geste de celle-ci était d'aller fleurir la tombe du poète, encore un demi-siècle plus tard. Pierre Pellissier fait état dans sa biographie de deux liaisons, l'une fugitive et avérée avec « une secrétaire du journal de Doriot », l'autre plus hypothétique avec une certaine Louise L. Enfin Alice Kaplan qui ne craint pas de se contredire veut qu'Annie Jamet ait été la maîtresse de l'écrivain. La discrète tendresse avec laquelle celui-ci a toujours parlé d'elle rend la supposition plausible sinon vraisemblable.

En revanche, nul n'a jamais fait état d'aucune amitié particulière connue. Celui qui a si bien parlé des femmes et des jeunes filles dans ses romans l'a fait, on doit l'affirmer, parce qu'il les aimait. N'en déplaise à Dame Kaplan, on peut considérer le débat comme clos.



Annie Jamet, en 1937. Brasillach l'a connue l'année d'avant lors d'une conférence sur Bainville présidée par Maurras. Ils deviennent très proches, mais Annie Jamet meurt le 25 février 1938.

Pindare, Théocrite, et tous les autres, révélant au passage d'étonnants inconnus comme Lycophron, Héronidas (d'une grande verdeur), Synésios, élève de la jeune fille Hypatie (jeune philosophe assassinée par des chrétiens fanatiques) et qui devint lui-même évêque de Cyrénaïque, jusqu'au dernier qui clôture l'ouvrage et qui porte « le plus beau nom des noms de poètes », Paul le Silencieux.

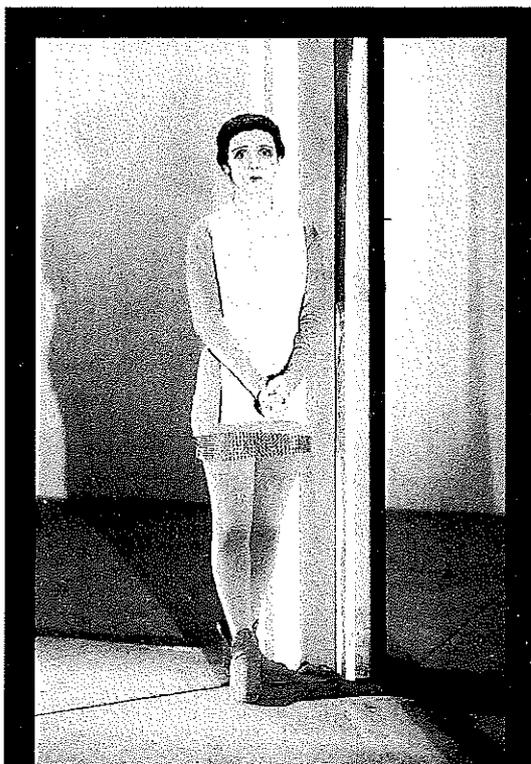
Les traductions exquises (Sapho, Anacréon), parfois d'une rare sensualité vont toutes d'une variété et d'une fidélité qui font merveille. Au passage, Brasillach trouve chez le poète Ménandre un vers qui annonce son prochain destin et en donne la traduction parfaite et définitive : « Celui qu'aiment les dieux meurt en pleine jeunesse. »

Après cet ultime chef-d'œuvre d'humaniste et de grand écrivain, prolongeant les poètes de la Renaissance, Brasillach pouvait mourir tranquille. Il était aimé des dieux.

### 6 - LE CINÉPHILE

Pour un humaniste de 1930, le cinéma faisait partie du programme. Brasillach en est le meilleur exemple, sinon le seul. Pensons à Robert Poulet ou Jean Prévost... Son *Histoire du Cinéma* (Bardèche en a écrit entre le tiers et le quart) fut sans doute son plus grand succès et son titre le plus célèbre, aussitôt traduit en américain. Écrit à 25 ans, le livre révèle une grande connaissance du cinéma et un jugement très sûr.

Même si aujourd'hui il a vieilli, il garde pour lui d'avoir été le premier et longtemps le seul du genre. Quelques lacunes, quelques menues erreurs inévitables à l'époque n'entachent en rien sa valeur générale, valeur qu'il conserve malgré une concurrence très développée depuis. Ce qui frappe surtout dans ces pages c'est l'enthousiasme et le plaisir des auteurs, c'est un amour du cinéma, allègre et entraînant appuyé sur une solide documentation. Le grand mérite de *L'Histoire du Cinéma* souvent rappelé, c'est de donner envie de voir les films. Les préférences de Brasillach vont d'abord au cinéma muet de Chaplin, Eisenstein et René Clair. Mais très vite, comme son mentor René Clair, il se convertit au parlant, surtout aux grands films américains, comédies, drames, westerns, films d'aventures et de gangsters et leur consacre des pages enflammées. Il ne tarit pas d'éloges sur John Ford, King Vidor, Capra, Wyler etc., mais n'oublie pas le cinéma français de Jean Vigo, Renoir et Feyder ni l'allemand d'avant ou après Hitler (*Le Jeune Hitlerien*, mais aussi *Le Maudit*), non plus que l'italien (*SOS 103*) et le soviétique (*Tonnerre sur le Mexique*). Enfin il se plaint qu'on ne voie jamais de films japonais, indiens ou égyptiens dont il sait l'importance mais inconnus en France. Sa curiosité est universelle et remarquablement dépourvue de préjugés politiques. Sauf Henri Langlois, nul cinéophile ne fut jamais aussi objectif et libre d'esprit que Brasillach. C'est ce qui fait la valeur durable de son *Histoire du Cinéma*, épuisée depuis trente ans et qu'il faudrait bien rééditer.



Actrice française d'origine russe, Ludmilla Pitoëff (et son époux Georges) fut l'amie de Robert Brasillach (qui leur consacra son livre *Animateurs de théâtre*) et travailla avec Artaud, Cocteau, Juvet, Anouilh. (photo de Man Ray, 1925)

## 7 - LE DRAMATURGE

Autant que du cinéma, Brasillach raffolait du théâtre. Il lui a consacré un livre, *Animateurs de théâtre*, galerie de portraits contemporains, Juvet, Dullin, les Pitoëff, etc. Il a défendu leurs créations, soutenu fidèlement les pièces de Giraudoux, Claudel ou Jules Romains, et même figuré dans des spectacles de Pitoëff. Tout naturellement il s'est lui-même essayé au théâtre. Il en reste trois pièces achevées : *Bérénice* (*La Reine de Césarée*), *Domrémy* et une adaptation scénique du *Procès de Jeanne d'Arc*. Seule la première fut jouée, non sans mal, les deux autres restant quasi-inédites. La première découverte à recommander c'est *Domrémy*, pièce sur Jeanne où il n'est question que d'elle mais où la Pucelle n'apparaît jamais. On reste à Domrémy où après son départ, des villageois plus ou moins bien informés commentent ses faits et gestes. Puis vingt après, les survivants apportent leurs témoignages aux enquêteurs du procès de réhabilitation. Les points de vue ont bien changé, la fierté se mêle aux reproches, avant cette conclusion : c'est un grand malheur que d'avoir un saint dans sa famille ou ses amis. Sans autre action que l'écho de la geste héroïque dans le paisible village, la pièce est admirable, pleine de vie, d'émotion, de pittoresque et même d'humour. Puissamment dessinés, les caractères sont pleins de relief et la figure d'Hauviette, l'amie d'enfance de Jeanne est inoubliable comme l'a écrit Jean Anouilh. Porté par un sujet cher à son cœur, Brasillach s'est montré une fois au moins dramaturge. Aux sceptiques, il faut conseiller de lire *Domrémy*, texte difficile à trouver mais qui mérite recherche.

## 8 - L'ÉPISTOLIER

On connaît les *Lettres écrites en prison*. Dans les *Œuvres complètes*, on a aussi un choix de lettres à des parents et à des amis.



Le charnier de Katyn photographié par Brasillach en juin 1943.

Les plus importantes sont destinées à un jeune admirateur, Jacques Brousse, aux questions duquel l'écrivain répond avec plaisir, livrant beaucoup de lui-même sur ses goûts et ses projets. Il avoue par exemple son ambition d'écrire un jour un *Don Quichotte* moderne (il ne se lassait pas de relire celui de Cervantès), « quand il sera plus grand ». Enfin il existe un petit volume de *Vingt lettres* au docteur Faure, un médecin lyonnais, qui contiennent de précieuses confidences sur la période de l'Occupation.

Ajoutons dans la biographie de Pierre Pellissier de précieux fragments de lettres à José Lupin qui donnent envie d'en connaître davantage. Tout cela montre quel épistolier exceptionnel fut Brasillach. Ses lettres présentent les mêmes qualités que ses livres, un naturel et une ironie qui entraînent la sympathie immédiate, une gaieté et une sincérité incontrôlées qui font que chaque lecteur devient le confident personnel de cet épistolier dont il se sent l'ami proche et privilégié.

Pour une connaissance complète et véritable de Brasillach, il importe que toute la correspondance soit publiée un jour, et d'abord qu'une édition accessible des lettres parues dans les *Oeuvres complètes* soit remise sur le marché. Comme celles de Flaubert, de Gide ou de Mauriac, la correspondance de Robert Brasillach constitue une part essentielle de son œuvre écrite.

## 9 - LE MÉMORIALISTE

En attendant les lettres, il existe les souvenirs. Tout le monde devrait connaître *Notre Avant-guerre* et s'il fallait ne lire qu'un seul livre de l'auteur, ce serait celui-là. C'est à la fois le portrait de l'écrivain, celui d'une époque, de plusieurs milieux pittoresques et attachants de la vie littéraire, politique et touristique des années trente dont bien peu d'aspects sont passés sous silence. On y rencontre Maurras, Maulnier, Bardèche, Méliès, René Clair, Hitler, Doriot, Rebatet, Cousteau, Claude Roy et des dizaines d'autres, figures majeures ou mineures qui ont traversé la vie de Brasillach, une partie importante des acteurs et figurants de son temps. Portrait d'un homme et portrait d'une œuvre, *Notre Avant-guerre* est à la fois la synthèse et le résumé de celle-ci, biographie, roman, chronique d'actualités et journal de lectures. Quant à la poésie, elle est présente à chaque page, elle baigne tout l'ouvrage, en imprègne le moindre paragraphe, authentifiant de sa marque si reconnaissable la personne du signataire et sa véracité.

Impossible de lire un tel livre sans l'aimer, sans se sentir redevable à son auteur. Si magistrats et jurés du funeste procès de 1945 l'avaient fait, peut-être auraient-ils prononcé un verdict différent. En tout cas il n'est pas interdit de l'imaginer...

## 10 - LE CHRONIQUEUR INCONNU

Le dixième livre essentiel de Brasillach n'existe pas. Mais il pourrait, il devrait exister. Dans les œuvres dites complètes, beaucoup d'articles ont été recueillis. Mais il en manque aussi beaucoup d'autres qui constituent tout un pan absent de l'édifice que Bardèche avait eu l'intention de restituer, mais sans y parvenir.

C'est bien dommage, car il s'agit de textes importants d'une grande drôlerie. On veut parler de ces quelques 90 *Lettres à une provinciale*, une certaine Angèle (pied de nez à Gide, auteur d'un

précédent similaire), parues dans *Je suis partout*. L'ensemble est une vivante satire du Front Populaire, une allègre et constante mise en boîte de ce brillant régime et de ses vedettes politiques et plus encore intellectuelles. Brasillach exerce sa verve débridée sur ses confrères acquis au nouveau régime, les fameux intellectuels de gauche, catégorie nouvelle qui l'inspire particulièrement, tous ces Aragon, Chamson, Guéhenno, Jean Cassou, Martin-Chauffier et autres. Leur talent vaudra à Malraux et Mauriac certains égards (relatifs) refusés à tous les autres, les demi-obscurs, les petits gradés. Ces derniers ne le pardonneront jamais et le feront chèrement payer en 1945. On cherchera en vain leurs noms au bas de la demande de grâce adressée à de Gaulle. Aucun n'y figure et tous en voudront à Mauriac de ses efforts pour sauver Brasillach. C'est pourquoi on doit pouvoir relire ses railleries féroces sur les Maisons de la Culture, le Théâtre populaire, l'Exposition de 1937 et autres belles inventions de la gauche au pouvoir. Seul est épargné Léo Lagrange, pour ses efforts en faveur de la jeunesse et des sports, de la vie au grand air et des vacances de neige.

Tout cela qui ne demande qu'à revivre dans la prose demeurée intacte de Brasillach devrait être publié sans retard. L'association des Amis de Robert Brasillach pourrait peut-être y penser sérieusement. Voilà une lacune essentielle à combler, voilà le dixième volume inexistant que, pour finir, je voudrais suggérer.

Et voilà la dixième raison d'admirer Robert Brasillach, étant entendu qu'il en existe bien d'autres...



4 mars 1945, Paris, Quartier Latin : des amis déménagent à la cloche de bois les manuscrits de Robert Brasillach, fusillé un mois auparavant, encore entreposés dans sa chambre de bonne de la rue Rataud (sous scellés). Rien ne dit que, sans cela, ils eurent été sauvés...

# LES AMIS DE PIERRE SIDOS : Le sang d'un poète

*Les derniers coups de feu continuent de briller,  
Dans les jours indistinct où sont tombés les nôtres.  
Sur onze ans de retard, serai-je donc des vôtres ?  
Je pense à vous, ce soir, ô morts de Février.*

Robert Brasillach, février 45.

Il y a quatorze ans, le 6 février 1945, Robert Brasillach, écrivain français et poète nationaliste, le meilleur talent de la jeune génération des lettres françaises, était fusillé au Fort de Montrouge près de Paris. D'une voix forte il avait crié au peloton : « Courage » et les yeux levés : « Vive la France ». Il avait été condamnée à mort le 19 janvier, à l'âge de trente-cinq ans, par un tribunal d'exception aux ordres d'un « régime d'abattoir » pour reprendre le mot qui fut utilisé à cette époque par le R.P. Panici au cours d'un sermon à Notre-Dame de Paris. Rappelons que le régime qualifiée ainsi était présidé par Charles De Gaulle auquel appartenait souverainement le droit de grâce. Lui rappelant que le Lieutenant Brasillach, père de Robert Brasillach, était mort pour la Patrie le 13 novembre 1914 dans la plaine de Khénifra au Maroc et qu'une rue de Port-Lyautey porte le nom de ce héros, de nombreux écrivains, savants, artistes, musiciens, universitaires auraient formulé un recours en grâce auprès du chef du gouvernement provisoire de la république et Charles De Gaulle aurait répondu quelque chose comme : « Je vous ai compris ». À François Mauriac intervenant lui-même pour obtenir une mesure de clémence en faveur de l'ancien rédacteur en chef de « Je suis partout », Charles De Gaulle avait répondu : « Mais non ! On ne fusillera pas Brasillach ».

Quelques jours plus tard, Charles De Gaulle faisait tomber l'ancien nationaliste sous des balles françaises. Avec autant de duplicité il réservait ses faveurs gracieuses pour plus tard et pour d'autres. Plus tard, c'est maintenant ; les autres s'appellent Messali Hadj, Ben Bella.

Nul n'ignore plus en France et à l'étranger que depuis 1945 – l'année de la mort de Robert Brasillach – il existe de fait une connivence d'esprit entre ceux qui nous dirigent. L'idéologie officielle, la doctrine d'État en quelque sorte, la ligne directrice de tous les gouvernements de la IV<sup>e</sup> république de 1945 à 1958, de De Gaulle à De Gaulle pour appeler les dates par leurs noms, c'est le « résistancialisme » ou « philosophie de la rébellion » en application de laquelle, à l'intérieur comme à l'extérieur, ceux qui se meuvent contre le destin de la Patrie française ont toujours raison et les Français soucieux de l'Intérêt national toujours tort. La logique infernale de cette rencontre d'un pseudo-patriotisme et d'un humanitarisme de bas étage conduit tout naturellement son grandissime pontife à gracier Thorez, député communiste, condamné pour désertion à l'ennemi en septembre 1939, à se taire au moment de Dien-Bien-Phu, de Genève, de Carthage et de la Celle-Saint-Cloud, à déplorer publiquement le récent échec électoral de Mendès-France, à recevoir le Grand Collier de l'Ordre national de la Légion d'Honneur des mains de Catroux, vomi par toute l'Algérie française, et à installer l'ancien secrétaire de cellule communiste Messali Hadj à Chantilly, ville dans laquelle le grand quartier général de l'Armée française a été établi d'octobre 1914 à janvier 1917, pour finir par envoyer – en attendant mieux – le voleur de la poste centrale d'Oran, Ben Bella, à l'île d'Aix où l'empereur Napoléon 1<sup>er</sup> a passé ses trois ultimes journées sur la terre de France, du 12 au 15 juillet 1815.

## Le sang d'un poète

Les derniers coups de feu continuent de briller, dans les jours indistinct où sont tombés les nôtres. Sur onze ans de retard, serai-je donc des vôtres ? Je pense à vous, ce soir, ô morts de Février. Robert Brasillach, février 1945.



Il y a quatorze ans, le 6 février 1945, Robert Brasillach, écrivain français et poète nationaliste, le meilleur talent de la jeune génération des lettres françaises, était fusillé au Fort de Montrouge près de Paris. D'une voix forte il avait crié au peloton : « Courage » et les yeux levés : « Vive la France ».

1815 national toujours tort. La logique infernale de cette rencontre d'un pseudo-patriotisme et d'un humanitarisme de bas étage conduit tout naturellement son grandissime pontife à gracier Thorez, député communiste, condamné pour désertion à l'ennemi en septembre 1939, à se taire au moment de Dien-Bien-Phu, de Genève, de Carthage et de la Celle-Saint-Cloud, à déplorer publiquement le récent échec électoral de Mendès-France, à recevoir le Grand Collier de l'Ordre national de la Légion d'Honneur des mains de Catroux, vomi par toute l'Algérie française, et à installer l'ancien secrétaire de cellule communiste Messali Hadj à Chantilly, ville dans laquelle le grand quartier général de l'Armée française a été établi d'octobre 1914 à janvier 1917, pour finir par envoyer – en attendant mieux – le voleur de la poste centrale d'Oran, Ben Bella, à l'île d'Aix où l'empereur Napoléon 1<sup>er</sup> a passé ses trois ultimes journées sur la terre de France, du 12 au 15 juillet 1815.

CHANTY le poète aversif Robert Brasillach. Maurice Hérel écrit en juin 1927 : « J'ai vu de la descender d'une fenêtre de l'École Normale Supérieure : l'arme trop visible, l'œil enroulé ».

Par contre, le même Hérel, commentant, mentionne également, mais sans étonnement à la radio, l'engagement de ce poète plus tard et à propos des mesures favorisant les efforts de guerre. Cela s'est bien les poésies.

Si nos amis ont écrit une réédition de ce poème, dans un recueil pour le centenaire de la mort de Robert Brasillach, en attendant mieux, à l'île d'Aix où l'empereur Napoléon 1<sup>er</sup> a passé ses trois ultimes journées sur la terre de France, du 12 au 15 juillet 1815.

Pierre SIDOS.

Histoire de « Je suis partout », numéro 16, de février 1951.

Citant le poète assassiné Robert Brasillach, Maurice Clavel écrivait en juin 1957 :

« ... J'ai essayé de le descendre d'une fenêtre de l'École Normale Supérieure : l'arme trop vieille, s'est enrayée ». Par contre, le même Clavel, communiste, mendésiste, gaulliste, messaliste et chroniqueur à la radio gouvernementale, ne s'est plus senti d'aise en apprenant les mesures favorisant les fellagha de marque. Cela situe bien les positions. Nous avons entrepris une révolution contre le mensonge. Dans ce combat nous ne serons jamais du côté des assassins. M. Clavel, essayez de vous rappeler la célèbre et tumultueuse séance du 9 thermidor au cours de laquelle un conventionnel lança à Robespierre qui commençait à bafouiller : « C'est le sang de Danton qui t'étouffe ! » On assure que l'actuel président de la république souffre de la vue. Ne serait-ce pas le sang de Robert Brasillach qui l'aveugle ?

Les Amis de Pierre Sidos, 17 juin 2015, extrait de *Jeune Nation* n°14, février 1959

## UNE ETUDE COMPARATIVE DE ROBERT BRASILLACH ET D'EUGENE HUGO, DANS L'ŒUVRE D'ANDRE CHENIER

On ne cesserait pas de trouver des similitudes dans les destinées d'Eugène Hugo et de Robert Brasillach. Outre qu'ils moururent au même âge, ils vécurent dans des époques parallèles, et dans un milieu romantique, familial, social et politique exactement le même. L'œuvre et la destinée de Robert Brasillach et d'Eugène Hugo se rejoignent, et tantôt se disjoignent.

L'idée, et la présence même de Chénier, qui unit les deux poètes torturés – l'un physiquement, l'autre mentalement, semble les diviser et les quitter dans l'accent, toutefois, de leurs préoccupations intérieures.

Brasillach rejoint Chénier dans la mort, Hugo le rejoint dans la vie. Il aide, chez l'un, à aborder une fatale et violente expiration, et, chez l'autre, il ouvre à une aspiration et une contemplation. Dans le passé, il est avenir, et, à l'aube de l'ère moderne et de tout ce qu'elle comporte, il n'est plus que l'étoile filante du passé. Si le « Chénier » moderne nous ramène à Euripide et à Eschyle, en dressant l'inventaire des Bucoliques, l'autre nous emporte vers Baudelaire et déjà presque au Parnasse. Car il demeure aussi clair qu'Eugène Hugo s'est vu dans « *l'amant insensé* »

*Jeune homme fou par amour  
Qui a su se cachant au fond du sanctuaire  
Passer toute une nuit près de l'idole chère.*

que Brasillach dans les Epitaphes terriblement sentencieux, qui répètent : « *Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin j'ai passé les premiers à peine.* ». Mais Brasillach, qui se veut comme Eugène Hugo un exilé de son temps, nous ramène en invoquant « *Hugo qui se nourrit de tout* », à son frère déshérité que rien ne peut plus sustenter, et dont cet exergue semble être la passerelle : « *Ici-même en ces parcs où la mort nous fait pâître...* » et qu'il nous appartient de suivre, et de compléter... Et c'est bien là que les deux poètes de Fresnes et de Charenton nous redonnent des éléments de mort et de vie.

Eugène Hugo se trouve pris à l'aube des idées nouvelles, comme son successeur au seuil d'une époque moderne. L'un et l'autre voient s'amplifier un siècle « *d'erreurs brillantes* », l'un porte un masque de fer, c'est Hugo, l'autre a le col dégrafé, c'est Robert, mais tous deux se retrouvent dans ce frère aîné « *qui n'a point joui de sa gloire* ».

Où pouvait-on conduire les deux poètes, autrement qu'au Val de Grâce et qu'au fort de Charenton ? « *Pleurez, ô mes amis ; adieu, je ne suis plus.* »

Car la folie, la mort et la souffrance sont un enchevêtrement d'approches et d'absences qui se consomment dans un foyer éternel.

En fait, Robert Brasillach et Eugène Hugo nous posent d'une seule voix cette question essentielle :

« Qu'est-ce, en effet, qu'un poète ? ». A charge pour nous de savoir y répondre.

Joël Laloux

Un critique de droite juge l'auteur de « Mort à crédit »

# La deuxième mort de Louis-Ferdinand Céline

*Pour Bardèche, le génie de M. Destouches tient moins à sa réinvention du roman qu'à son art, plus douteux, de se transformer en martyr*

Pour l'essentiel, Maurice Bardèche est de ces hommes qui, une fois pour toutes, semblent s'être ajustés sur leurs obsessions comme de la limaille sur un aimant. Raciste, fin lettré et cinéophile (1) dans les années 30, il l'est encore au soir d'une vie dont il n'a rien appris, rien oublié. Ceux qui croisent son nom dans les libelles d'avant-guerre, parmi les abjectes vapeurs d'une époque si propice à l'infamie, seront peut-être surpris de le savoir encore alerte de plume et d'esprit. Ses ouvrages sur Proust, sur Flaubert, sur Balzac ? Ils méritent d'être lus, hélas, même si la nausée l'emporte quand on se souvient du temps où, avec Robert Brasillach, il immergeait sa prose normalienne dans une encre bilieuse et à jamais détestable. Tant qu'il s'illustrait dans des paragraphes académiques, cet individu pouvait, sans risque, se prévaloir d'une érudition respectable : or, et pour son plus grand péril, il vient d'arrimer ses anciens délires à ceux de Louis-Ferdinand Céline. D'un fascisme l'autre ? En vérité, ce pugilat presque posthume mérite qu'on le considère, fût-ce à distance et avec effroi...

Car la droite de la Rue-d'Ulm, dont Bardèche s'honorait en compagnie de quelques fringants raciniens, n'avait rien de commun avec le populisme d'Aubervilliers. Céline ? Le bout de sa nuit ? Sa Bambola remplie de nègres et de chinetoques ? A l'époque, dans la zone des spiritualités maurrassiennes, on ne goûtait guère ces syntaxes inédites, ni leurs vomissures, ni leurs transes. En politique, Céline passait même, alors, pour un homme de gauche, pour un plébéien infrequentable et malsain, dont le « communisme Labiche » était tout juste bon à célébrer Zola sur les hauteurs de Médan. Premier malentendu, fidèlement reproduit dans cet essai : par son effroyable modernité, par l'incandescence d'une rhétorique adaptée aux charniers et aux ossuaires dont l'avenir allait l'irriguer, Céline déplut d'emblée aux jeunes gens qui croyaient que l'on pouvait être fasciste et écrire comme Mistral ou Anna de Noailles. Dans les années 30, Bardèche n'en pinçait que pour les athlètes berlinois ou mussoliniens et les épaves du « petit Destouches » l'affligeaient. De cette singulière bévue il ne tire même pas, après un demi-siècle

de méditation, une rétrospective leçon de littérature.

Dès lors, pourquoi ce besoin d'y revenir ? De consacrer ce nouveau livre à un écrivain qui a déjà rencontré ses biographes définitifs (2), ses exégètes les plus subtils (3) ? Sans doute parce que Bardèche, beau-frère de Brasillach, a encore quelques comptes à régler. Précisons : des trois grands symboles de la collaboration — Brasillach, Drieu la Rochelle, Céline — seul celui-ci a survécu à ses errements. Pour lui, pas de peloton à l'aube, pas de suicide réussi — et ça, Bardèche le supporte mal. Le voici donc, procureur pervers, soulignant la violence des pamphlets céliniens — de « Bagatelles... » aux « Beaux Draps » — comme pour mieux insinuer que les épurateurs, vraiment, bâclèrent leur besogne. De ce fait, cette étude souligne avec complaisance tout ce qui, sournoisement, séduit et indigné Bardèche : on pouvait être un antisémite dément, admirable à ce titre, et rester impuni à la Libération. Ah ! si Brasillach avait su filer avec « ceux de Siegmaringen » ou moisir dans une prison danoise, ne serait-il pas ministre, académicien ? Ainsi, pour Bardèche, le génie de Céline ne tient pas dans sa sublime réinvention du roman français, mais dans son art, plus douteux, à se transformer en martyr, en victime rusée, alors qu'il avait banqueté à la table des bourreaux. De Médan à Meudon, en passant par l'ignominie et la Pléiade : une prouesse...



Céline à Meudon vers 1955

En chemin, Bardèche déguste donc, jusqu'à l'extase, les miasmes du Céline nazillant ; du Céline, voyant aveuglé, qui redevient un docteur Destouches hanté par la putréfaction du corps social et par le désir d'en exterminer les virus — puisque, aussi bien, la volonté de guérir reste la matrice de tous les fascismes. « Barons juifs », « microbes » — cet ancêtre célinien du récent « sida mental » — s'offrent en conséquence comme l'éternel menu d'un régal pour vermines, et Bardèche s'y connaît. Il cite pour dénoncer ? On voudrait le croire, n'était cet aveu (page 175) où, après d'hallucinants extraits, Bardèche soupire : « Tout n'est pas faux dans ce réquisitoire... » On observera cependant que, même si Bardèche tente de ressusciter un « Céline rousseauiste », légitimement en guerre contre « les champignons que la civilisation fait pousser sur la sève de la vie », il le méprise : il le définit souvent comme un « ivrogne » ou une « tirelire », il déteste sa moiteur et ses épouvantes. Quant à l'antisémitisme de cet épigone, il paraît trop littéraire à notre expert (« comme les supporters, dans les stades, Céline encourageait mais ne pratiquait pas... »). Ailleurs, il se rassure : « ...par son attitude, par sa conduite, Céline était profondément étranger à l'énergie, à la rigueur, que les fascistes revendiquent ». Tout va bien : après une longue cohabitation, les vrais fascistes retrouvent leur initiale défiance à l'endroit d'un écrivain qui ne fut des leurs que par sa folie, et qui leur échappa par sa détresse.

Observons enfin, pour le plaisir, que Bardèche néglige, dans son ouvrage, des textes qu'il ne peut ignorer et que sa « rigueur » aurait dû consigner : cette lettre à Albert Paraz (4), par exemple, où Céline, furieux d'être accusé de lâcheté par les collaborateurs parisiens, compare Brasillach à un « pédaleux-néronien de la Propaganda-Staffel » ; ou, toujours dans la même veine, ces articles de « Je suis partout », dans lesquels Bardèche, sous le pseudonyme de Midas, dénonçait le Céline « dégonflé » qui, à la suite de l'amendement Marchandau, en 1939, retira provisoirement de la circulation ses pamphlets antisémites. Amnésique, Maurice Bardèche ? Ou, plutôt, politicien de la littérature, négociant entre deux eaux, entre deux haines ? On le croyait, à un âge où il n'a plus rien à perdre, plus courageux. Plus fidèle à lui-même.

JEAN-PAUL ENTHOVEN ●

« Céline », par Maurice Bardèche, Table ronde, 370 pages, 149 F.

(1) Maurice Bardèche a publié, avec Robert Brasillach, une « Histoire du cinéma » en deux volumes.

(2) Comme François Gibault ou Frédéric Vitoux.

(3) Dominique de Roux, Philippe Murray, entre autres...

(4) Citée dans les « Cahiers Céline » (n° 6).

2-8 JANVIER 1987/71

## **RADIO COURTOISIE : Libres Journaux sur Robert Brasillach**

Par Grégoire Boucher

<http://www.radiocourtoisie.fr/30140/libre-journal-de-lumiere-de-lesperance-du-27-decembre-2015-noel-en-taule/>

<http://www.radiocourtoisie.fr/24570/libre-journal-des-belles-lettres-du-6-fevrier-2015-robert-brasillach-chronique-de-la-francophonie-heureuse-ecrivains-oublies-ecrivains-retrouves/>

<http://www.radiocourtoisie.fr/24566/libre-journal-de-lidentite-du-6-fevrier-2015-le-6-fevrier-1934-le-6-fevrier-1945-et-robert-brasillach/>

## **LECTURE : Thierry Maulnier, un itinéraire singulier par Georges Feltin-Tracol**

Au sein de la galaxie nationaliste, qui se souvient encore de Thierry Maulnier ? Trop peu de monde en fait, et c'est bien dommage tant la personnalité du personnage peut apparaître riche et multiple. C'est tout le mérite de l'ami Feltin-Tracol de faire ressurgir pour nous cette grande figure intellectuelle, camarade de la rue d'Ulm de Brasillach, Bardèche, Blond... et dont les éditoriaux d'avant-guerre, notamment dans la revue *Combat*, sont d'une rare radicalité voire violence contre le système républicain et démocratique, ce qui n'est guère étonnant de la part d'un jeune essayiste nourri au lait du meilleur Maurras mais aussi de Nietzsche, Après-guerre, s'était-il assagi comme beaucoup l'ont écrit, tant il est vrai qu'académicien et éditorialiste au *Figaro*, ces deux institutions n'ont jamais été des laboratoires d'une quelconque pensée révolutionnaire ? Sur la question, l'avis de Dominique VENNÉ avec qui il avait travaillé au sein de l'Institut d'Etudes Occidentales est plus que nuancé. D'ailleurs, un des tout premiers, n'avait-il pas compris l'importance de la métapolitique dans la conquête du pouvoir ? Ce n'est pas un hasard si Thierry Maulnier avait pris part à plusieurs colloques du GRECE dès sa naissance. Il faut véritablement saluer le travail effectué ici par Georges Feltin-Tracol qui devient un des essayistes les plus féconds de la mouvance identitaire européenne, et dont le présent essai est une excellente entrée en matière avant de se plonger plus avant dans l'œuvre du grand Maulnier. EK

Eugène Krampon, *Réfléchir & Agir* n° 45, hiver 2015,

## **MESSE : Robert Brasillach 6 février 1945- 6 février 2016**

La messe en mémoire de Robert Brasillach, Maurice et Suzanne Bardèche sera célébrée le vendredi 6 février à 10h à la Paroisse Saint-Jacques du Haut-Pas.  
Nous nous retrouverons ensuite au cimetière St Germain de Charonne



Abonné aux rôles tragiques, d'assassins ou de victimes, Maurice Ronet incarne en 1963 un dandy suicidaire dans *Le Feu follet*.

LE DVD DE SAMUEL BLUMENFELD

## Ronet tous feux éteints.

### IL EXISTE AUJOURD'HUI UN CULTE MAURICE RONET.

Il est d'autant plus vivace que le comédien est discrètement disparu dans les années 1980 après n'avoir existé que par intermittence sur les écrans, créant sa mythologie de star effacée, d'acteur désintéressé. « *On a toujours peur de la réussite, jamais de l'échec* », expliquait Ronet dans l'un de ses nombreux aphorismes qui lui tenaient lieu de boussole.



Le plus frappant dans "Le Feu follet" reste son aspect physique, légèrement bouffi, un phrasé maladif. Ronet n'a jamais été aussi peu fréquentable. Il devient le visage absolu de la dépression.

« *On est toujours connu pour de mauvaises raisons* », disait-il aussi - ce qui, dans son cas, n'est pas tout à fait exact. Il suffit de revoir *Le Feu follet* (1963). La figure de Maurice Ronet se cristallise autour du rôle d'Alain Leroy, le dandy dépressif et suicidaire subissant une cure de désintoxication alcoolique dans une clinique de Versailles dans le film de Louis Malle, adapté du roman éponyme de Drieu la Rochelle. Tout ce qui s'est produit avant dans la carrière de Ronet, ou advint par la suite, ressemble à la préparation, ou la répétition, de ce rôle séminal. Maurice Ronet était un mort professionnel à l'écran, souvent entre les mains de Delon, dans *Plein soleil* ou dans *La Piscine*. Quand il ne mourait pas, il multipliait les rôles, en France, en Italie, en Allemagne ou aux Etats-Unis,

dans une apparente boulimie de travail qui cachait un véritable dilettantisme, un rapport intense à la vie faisant passer sa carrière au second plan. Ronet avait réalisé vers la fin de sa vie *Bartleby* (1976), d'après la nouvelle d'Herman

Melville, sur un homme qui se laisse mourir de faim pour marquer son opposition au monde. Un homme qui préfère ne pas faire, dans une démarche empreinte de préciosité où l'inachèvement est devenu l'œuvre de sa vie. Ronet fréquentait les hussards Roger Nimier et Antoine Blondin, dont il partageait l'individualisme de droite, tout comme l'insoumission et la nostalgie de l'ordre. Il rêvait d'une Algérie qui resterait française, était membre de l'Association des amis de Robert Brasillach, et déambulait dans les bars de la rive droite où il réglait toujours l'addition de sa troupe. Il plaisait aux femmes, mais ne le leur rendait pas forcément. Celles-ci ne comprenaient pas toujours qu'il ne fallait jamais interférer dans ses relations avec ses amis. Ava Gardner - pas tout à fait la créature la plus repoussante à la fin des années 1950 - lui caressant l'épaule alors que l'acteur parlait avec un ami s'était vu sanctionnée d'un laconique « *Touche pas!* » sans qu'il ne s'interrompe.

**CETTE POSE, CES CONTRADICTIONS** et cette nostalgie pour un passé qu'il n'avait pas connu deviennent soudain cohérentes avec le personnage qu'il interprète dans le film de Malle. Le plus frappant dans *Le Feu follet*, le rôle d'une vie, reste son aspect physique, légèrement bouffi, un phrasé maladif, des amorces de phrase se terminant dans le vide, un rictus jamais maîtrisé, des haussements d'épaule jamais contrôlés. Ce laisser-aller suppose la plus grande rigueur. Ronet n'a jamais été aussi peu fréquentable. Il devient le visage absolu de la dépression, accentuée par le noir et blanc et par la musique funèbre d'Erik Satie, créant une distance intérieure pour tourner le dos à la vie, distillant le sentiment diffus que sa carrière aura beau continuer, elle s'arrête là. Il a tout dit. ●

LE FEU FOLLET, DE LOUIS MALLE.  
EN BLU-RAY, GAUMONT

Pages  
coordonnées  
par Emilie  
Grangeray

## Robert Brasillach sur youtube

☞ **Lucien Rebatet répond aux questions de Jacques Chancel**

Radioscopie, 10 décembre 1969

[https://www.youtube.com/watch?v=rhMOHT9aifg&feature=player\\_embedded](https://www.youtube.com/watch?v=rhMOHT9aifg&feature=player_embedded)

☞ **Robert Brasillach : Malreaux, Isorni**

<https://www.youtube.com/watch?v=evxU2v1yKwg>

☞ **Le Pen lit un poème du collabo nazi Brasillach**

Radio France, 1<sup>er</sup> mars 2012

<https://www.youtube.com/watch?v=CACzuFp2bZc>

☞ **"Robert Brasillach, l'idéal et la mystique fasciste" discours de Florian Rouanet**

Hommage du 7 février 2015 à Paris

<https://www.youtube.com/watch?v=2mIJqVqqdWY>

☞ **Robert Brasillach - Mon pays me fait mal**

Poème de Robert Brasillach, extrait des "Poèmes de Fresnes". Récité par Pierre Fresnay.

<https://www.youtube.com/watch?v=wamrVGJL9Pc>

☞ **Robert Brasillach - Poèmes de Fresnes – Psaume 1 (idem)**

<https://www.youtube.com/watch?v=gXoMhOPvBHo>

☞ **Robert Brasillach - Noël en taule**

Poème de Robert Brasillach, extrait des "Poèmes de Fresnes". Récité par Jean-Marie Le Pen.

<https://www.youtube.com/watch?v=t4BjXEiggRQ>

☞ **Baise Ma Hache - Noël en taule (Poème de Robert Brasillach)**

Tiré de l'album *Ab Origine Fidelis*, rock métal du groupe Baise ma hache.

<https://www.youtube.com/watch?v=0jKUMuXkucg>

☞ **Sang Froid - Mon pays m'a fait mal**

Mon pays m'a fait mal par le groupe rock québécois Sang Froid

<https://www.youtube.com/watch?v=reVTMNoOj2U>

☞ **Mon Pays Me Fait Mal - Robert Brasillach**

Poème de Robert Brasillach, interprété par Pierre Fresnay. Musique: Hans Zimmer - Moutains (Bande originale du film Interstellar) ; Montage par Maison Oltramare (CH)

<https://www.youtube.com/watch?v=SpYdnSw6soE>

☞ **Sinweldi - Mon Pays Me Fait Mal**

Mon pays me fait mal interprété par le groupe rock Sinweldi

[https://www.youtube.com/watch?v=6jY1nERVz\\_g](https://www.youtube.com/watch?v=6jY1nERVz_g)

## Maurice Bardèche sur youtube

◆ **Maurice Bardèche - Léon Bloy**

Anne Brassié recevait le 01/06/1989 sur Radio Courtoisie Maurice Bardèche, pour son ouvrage sur Léon Bloy, paru aux éditions de La Table Ronde.

<https://www.youtube.com/watch?v=-NpD7-iwaJ4>

**INDEX**  
**du Bulletin de l'Association des Amis de Robert Brasillach, n°135, été 2015**

**Auteurs :**

Bergeron (Francis) : 10  
 Brinon (Fernand) : 19-20  
 Cagnat (Alain) : 26-29  
 Cologne (Daniel) : 24  
 Dudan (Pierre) : 38-39  
 Franck (Dan) (propos recueillis par François Forestier) : 3-5  
 Fromentoux (Michel) : 13  
 Galic (Camille) : 25  
 Gomez (Manuel) : 16  
 J.P. : 14  
 Junod (Philippe) : 2  
 Laloux (Joël) : 31-32, 33

Le Blanc (Robert) : 21  
 M.M. : 15  
 Mabire (Jean) : 25  
 Martin (Samuel) : 18  
 Matthey (Jean-Louis) : 38  
 Petit (Hugues) : 36  
 Robbe-Grillet (Alain) : 22  
 Rochman (David) : 30  
 Rüdiger : 6-7, 8-9  
 Spieler (Robert) : 12  
 Weil (Jean) : 34

**Noms :**

Altman (Robert) : 21  
 Anouilh (Jean) : 17  
 Breker (Arnaud) : 19-20  
 Céline : 21, 23, 36  
 Chardonne (Jacques) : 21  
 Chénier (André) : 26-27  
 De Gaulle (Charles) : 16  
 Dudan (Pierre) : 37, 38, 39, 40  
 Gaxotte (Pierre) : 13  
 Le Pen (Jean-Marie) : 11, 18

Monfreid (Henry de) : 10  
 Nabe (Marc-Edouard) : 12  
 Ratier (Emmanuel) : 2  
 Rebatet (Lucien) : 8-9  
 Saint-Loup : 10  
 Sartre (Jean-Paul) : 30  
 Sinweldi (groupe musical) : 11  
 Védrières (Louis) : 15  
 Visdei (Anca) : 17  
 Zaz : 25

**Institutions, Mouvements, Salles de spectacles, etc. :**

Association des Amis de Robert Brasillach : 38-39

BCUL (Bibliothèque Cantonale et Universitaire, Lausanne) : 37

**Médias audiovisuels et Internet :**

Archivum.info : 40  
 BibliObs : 3-5  
 Blog "Cercle Non Conforme" (27 septembre 2012) : 8-9

Blog "Cercle Non Conforme" (5 juillet 2012) : 6-7  
 Boulevard Voltaire (18 juin 2015) : 16  
 Lemondejuif.info (31 août 2015) : 30  
 Mediapart : 34

**Titres :**

*Altair* : 17  
*Antoine et Robert* (Pierre Dudan) : 39  
*Artistes très occupés (1939-1944)* (Dan Franck) : 3  
*Aviatrice (L')* (BD) : 11  
*Bulletin Célinien (Le)* (n°335, novembre 2011) : 21  
*Bulletin des Amis de Robert Brasillach* (n°130) : 17  
*Bulletin des Amis de Robert Brasillach* (n°134 ; errata) : 15  
*Cahiers des Amis de Robert Brasillach* (n°46-47 et 48-49, « Un dictionnaire critique », par Cécile Dugas) : 25  
*Céline. Entre génie et provocation* (H.S. « Une vie, une œuvre » du Monde) : 23  
*Charlie-Hebdo* (25 février 2015) : 11  
*Culture Normande* : 24  
*Dictionnaire des personnages dans l'œuvre romanesque de Céline* (Gaël Richard) : 21  
*Dictionnaire historique de la Suisse* : 38  
*Église (L'), le Sillon et l'Action Française* (Hugues Petit) : 36  
*Faits & Documents* (n°400, 2015) : 2  
*Figaro (Le)* (H.S. n°59, « Céline, une saison en enfer », mars 2011) : 36  
*Figaro (Le)* : 30

*Je suis partout* : 6-7  
*Je suis partout. Anthologie (1932-1944)* : 6  
*Journal inutile* (Paul Morand) : 33  
*Les mémoires d'un fasciste II (1941-1947)* (Lucien Rebatet) : 8-9  
*Minute* (11 février 2015) : 14  
*Monfreid* (Francis Bergeron) : 10  
*NRH* (n°17, mars-avril 2005) : 25  
*Philosophie magazine* (H.S. n°13, « Les Philosophes face au nazisme », février 2012) : 30  
*Poèmes de Fresnes* (Robert Brasillach ; éditions des Cimes) : 14  
*Préface à une vie d'écrivain* (Alain Robbe-Grillet) : 22  
*Présent* : 18  
*Rébellion* (mai/juin 2014) : 11  
*Rivarol* (19 septembre 2013) : 12  
*Rivarol* (29 mars 2013) : 13  
*Saint-Loup* (Francis Bergeron) : 10  
*Terre & Peuple* (n°63, Equinoxe de printemps 2015) : 26-29

**INDEX**  
**du Bulletin de l'Association des Amis de Robert Brasillach, n°136**

**Auteurs :**

Blumenfeld (Samuel) : 37	Krampon (Éric) : 36
Di Stefano (Luca) : 10	Laloux (Joël) : 21-25, 34
Enthoven (Jean-Paul) : 35	Pierrat (Emmanuel) : 14-20
Feltin-Tracol (Georges) : 7	Sorel (Julien) : 3-6
Gérard (Christopher) : 10	Tame (Peter) : 8-9
Hugues (Philippe d') : 26-32	
Junod (Philippe) : 2	

**Noms :**

Bardèche (Maurice) : 35, 38	Rilke : 21-25
Céline (Louis-Ferdinand) : 35	Ronet (Maurice) : 10, 37
Chénier (André) : 34	
Hugo (Eugène) : 34	

**Institutions, Mouvements, Salles de spectacles, etc. :**

Amis de Pierre Sidos (Les) (17 juin 2015) : 33-34	des écrits de résistance à l'extrême droite) : 7
Association des Amis de Robert Brasillach : 7	Librairie Point Rouge : 10
École Normale Supérieure (rue d'Ulm ; Salon international du livre antifasciste et	Youtube : 38

**Médias audiovisuels et Internet :**

Radio Courtoisie (« Bulletin de réinformation » du 18 décembre 2015) : 7	Lumière de l'espérance », par Grégoire Boucher, 27 décembre 2015) : 36
Radio Courtoisie (« Libre Journal de l'identité », 6 février 2015) : 36	Radio Courtoisie (« Libre Journal des Belles-Lettres », 6 février 2015) : 36
Radio Courtoisie (« Libre Journal de	

**Titres :**

<i>Bulletin de l'Association des Amis de Robert Brasillach</i> (n°135, été 2015 ; index) : 39	<i>M Le magazine du Monde</i> (5 décembre 2015) : 37
<i>Cahier des Amis de Robert Brasillach</i> (n°51- 52, « Maurice Bardèche l'insoumis 1998- 2013 ») : 7	<i>Maurice Ronet. Les vies du feu-follet</i> (Jean- Pierre Montal) : 10
<i>Dossier Rebatet (Le)</i> : 7	<i>Nouvel Observateur (Le)</i> (2-8 janvier 1987) : 35
<i>Épervier (L')</i> (n°5, printemps 2000) : 3-6	<i>Petit Journal Catalan (Le)</i> (28 août – 3 septembre 2015) : 11-13
<i>Feu Follet (Le)</i> (film de Louis Malle, d'après le roman de Pierre Drieu la Rochelle) : 37	<i>Réfléchir &amp; Agir</i> (H.S. n°1, 2014) : 26-32
<i>Grands Procès de l'histoire (Les)</i> (Emmanuel Pierrat) : 14-20	<i>Réfléchir &amp; Agir</i> : 36
<i>Isotopies : lieux et espaces dans les romans de guerre français des XX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles</i> (Peter Tame) : 8-9	<i>Six heures à perdre</i> (Robert Brasillach ; Pardès, 2016) : 9
<i>Jeune Nation</i> (n°14, février 1959) : 33-34	<i>Thierry Maulnier, un itinéraire singulier</i> (Georges Feltin-Tracol) : 36
	<i>Tribune de Genève</i> (8 décembre 2015) : 10